

23. 2740
MARIE-ROSE,

OU

**LA NUIT
DE NOËL,**

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. SAINT-AMAND, ARMAND ET ADRIEN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,

LE 24 DÉCEMBRE 1832

Paris,

BEZOU, LIBRAIRE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,

vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1833.

132006-B

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

RHEYNHOLDS, Meûnier riche.....	M. CONSTANT
MARIE-ROSE, sa fille.....	M ^{lle} BALTHASAR.
M ^{me} SCHULTZ, tante de Marie-Rose..	M ^{lle} LAURE.
CONRAD, simple meûnier, amant de Marie-Rose	M. MONTIGNY.
JACOB, lieutenant de la landwer, promis à Marie-Rose.....	M. CULLIER.
WERNER, fermier, cousin de Conrad.	M. DUPLANTY.
GOTT, sa femme.....	M ^{me} LECOMTE.
MAITRE MATHIAS, fossoyeur, méné- trier et sonneur de la paroisse.....	M. PROSPER.
MARTHE LA VIEILLE MENDIANTE, sorcière	M ^{lle} ÉLISA JACOB.
BERTHE, servante de Werner.....	M ^{lle} SUZANNE,
LES SIX ENFANS DE WERNER.....	
UN PAUVRE.....	M. GILBERT.
AUTRES DOMESTIQUES DE WERNER ET REYNHOLDS	
AMIS, PARENS DE WERNER.	
PAYSANS.	
SOLDATS.	

La Scène se passe au village d'Adelsdorf en Silésie.

NOTA. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène comme ils sont au théâtre; le premier nommé tient la gauche du spectateur.

MARIE ROSE,

OU

LA NUIT DE NOËL.

Acte premier.

PREMIER TABLEAU.

Une chambre basse chez le meunier Rheyholds ; tout y indique l'aisance. — Sur l'un des côtés un grand poêle en fonte comme on en voit dans presque toutes les maisons en Allemagne. — Au fond l'entrée principale, fenêtre de chaque côté, portes latérales, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} SCHULTZ, assise d'un côté de la scène, elle travaille.
RHEYNHOLDS ET JACOB, assis de l'autre, auprès du poêle et buvant.

JACOB, trinquant avec Rheyholds.

A votre santé, maître Rheyholds ! A la vôtre aussi, madame !

M^{me} SCHULTZ.

Je vous remercie, monsieur Jacob.

JACOB, après avoir bu.

Maintenant parlons un peu de nos affaires.

RHEYNHOLDS.

Soit ! mais les circonstances nous pressent, la guerre menace le pays, tu reviens ici pour compléter ton régiment, pourquoi perdre notre temps en de belles paroles ? ton père et moi nous sommes de vieux amis, lui brasseur, moi meunier, riches tous les deux ! ma fille te plaît, tu la veux pour femme, touche là, demain ou après demain, au plus tard, tu seras mon gendre !

JACOB.

Avec son aveu, maître Rheyholds, c'est ma condition expresse, vous le savez.

RHEYNHOLDS, s'emportant.

Son aveu !... sapperment ! et ma parole, la comptes-tu pour rien ?...

JACOB.

Ne nous emportons pas, maître Rheyholds, s'assurer des sentimens d'une femme que l'on doit épouser, est un acte de délicatesse autant que de prudence!

RHEYNHOLDS.

Et que crains-tu? n'es-tu pas jeune?... bien tourné?... ne portes-tu pas un habit qui plaide en ta faveur?... d'ailleurs, ma volonté formelle est que ce mariage se fasse, et ma fille connaît trop bien les commandemens de Dieu pour ne pas obéir à son père!

M^{me} SCHULTZ.

Votre fille obéira, mon frère, qui en doute? mais l'essentiel est de savoir si la contrainte n'aura point de part à son obéissance!

JACOB, à part.

Que dit-elle?

RHEYNHOLDS, brusquement.

Pour l'amour de Dieu, que chacun se mêle de ce qui le regarde! Marie-Rose dira oui parce que je le veux! voilà qui est positif! Quant au surplus, qu'elle ait un peu plus, un peu moins d'amour pour ce brave garçon, qu'importe quant à présent, pourvu que cela vienne après la noce.

M^{me} SCHULTZ.

Quand on maria votre cousine d'Alzenau, son père crut aussi que l'amour viendrait après la noce, et vous savez les tristes résultats qu'eut ce mariage.

RHEYNHOLDS.

Votre cousine était une petite sotte, son père un vieux fou qui ne sut pas faire un bon choix, tandis que moi... mon gendre est riche... jeune... aimable!...

M^{me} SCHULTZ.

Mon frère, on ne commande pas à son cœur!...

JACOB, à part

M'aurait-on dit vrai?

RHEYNHOLDS.

Folie... folie que cela!

JACOB.

Ce n'est pas mon avis, et c'est parce que je pense comme madame votre sœur que j'insiste plus que jamais pour avoir quelques mots d'entretien avec votre charmante fille!... C'est un égard dont je suis sûr qu'elle me tiendra compte quelque chose qui arrive!...

RHEYNHOLDS, avec humeur.

Des égards!... des égards!... voilà comme on tourne la tête aux femmes, comme on les rend exigeantes, capricieuses!...

Ma sœur, appelez donc votre nièce, quelle vienne et que tout cela finisse.

M^{me} SCHULTZ.

J'y vais.

(*Elle disparaît un moment.*)

RHEYNHOLDS, à Jacob.

Pauvre niais, je voulais t'épargner l'ennui des préliminaires, tu ne le veux pas, arrange toi ; mais tu seras mon gendre !... oh ! tu seras mon gendre, car je l'ai mis dans ma tête !... les voici, je vous laisse.

(*Il sort en grondant. — Marie-Rose paraît avec madame Scultz ; sa contenance est embarrassée*)

SCENE II.

M^{me} SCHULTZ, MARIE-ROSE, JACOB.

M^{me} SCHULTZ, à Marie-Rose.

Le voici, mon enfant !... du courage !...

JACOB.

Approchez, Mademoiselle, approchez sans crainte ! Vous avez, je le sais, toute confiance dans la bonté de votre tante, et la démarche que je fais doit vous engager à une franchise dont je vais, moi-même, vous donner l'exemple !... Vous connaissez les projets de nos parens...

MARIE-ROSE.

Mon père m'a signifié sa volonté !...

JACOB.

On veut nous unir ! et jolie comme vous l'êtes... douce... bonne... remplie de qualités... il est naturel que je souhaite aussi, de tout mon cœur, l'accomplissement de ce mariage... mais, vous... vous, Marie, croyez-vous pouvoir être heureuse avec moi ?

MARIE-ROSE, avec embarras.

Monsieur Jacob !...

JACOB.

Ne craignez rien, soyez sincère.

MARIE-ROSE, embarras toujours croissant.

La volonté de mon père dictera la mienne.

JACOB.

Ce n'est pas répondre à ma question ! pour vivre heureux ensemble, pour se pardonner l'un l'autre ses défauts et supporter les peines et les maux de la vie, il faut s'aimer, Marie !... soyez franche... pourrais-je compter sur votre amour comme vous sur le mien ?

MARIE-ROSE.

Monsieur Jacob, quelque pénible que soit la franchise en ce moment, votre procédé est si généreux!... si délicat!... que je croirais manquer au plus saint des devoirs en ne vous ouvrant pas mon cœur!... si mon père insiste pour que je vous donne ma main... j'obéirai... vous êtes un brave jeune homme... capable de faire le bonheur d'une femme, je le sais, et quand je serai la vôtre, vous pouvez compter que je remplirai fidèlement mes devoirs... mais si vous exigez de l'amour?..

JACOB, *pénétré.*

Je vous entends, Mademoiselle!...

M^{me} SCHULTZ.

Ne lui en veuillez pas, monsieur Jacob!

JACOB.

Moi!... je lui sais gré de sa franchise, au contraire... et si malgré moi... le chagrin... c'est que lorsqu'on espérait... lorsqu'on se flattait d'un bonheur, et qu'il faut y renoncer!...

MARIE-ROSE.

Monsieur Jacob...

JACOB.

Point d'excuses, votre cœur ne parle pas pour moi. Tout est dit... Adieu, Marie!... Fasse le ciel que je sois le seul à plaindre....

M^{me} SCHULTZ, *à elle-même.*

Hélas!...

JACOB.

Mais, si ce que l'on m'a dit est vrai... Dieu vous soit en aide, car je prévois que vous aurez bien des peines... Oh! oui, bien des peines, et elles ne proviendront pas seulement de la résistance de votre père.

MARIE-ROSE, *à elle-même.*

Que dit-il?...

JACOB, *serrant avec affection la main de Marie.*

Pour la dernière fois, adieu, Marie!... (Il sort.)

SCENE III.

LES MÊMES EXCEPTÉ JACOB.

MARIE-ROSE.

Ma tante, qu'a-t-il voulu dire? le comprenez-vous?

M^{me} SCHULTZ.

Pauvre enfant!...

MARIE-ROSE.

Qui... vous savez quel nouveau malheur me menace!... oh!

Parlez!... Depuis le jour où mon père a chassé Conrad de sa maison... vous le savez... pas une plainte ne m'est échappée... pas une larme n'a coulé de mes yeux... je suis résignée maintenant...

M^{me} SCHULTZ.

Marie, tu connais ton père, tu sais qu'il préférerait... Dieu me pardonne cette pensée, mais c'est la vérité... il préférerait te voir dans le cercueil plutôt que de consentir à ton mariage...

MARIE-ROSE.

Avec Conrad, je le sais... mais que puis-je faire à cela?

M^{me} SCHULTZ.

Il faut devenir enfin raisonnable!... il faut... l'oublier...

MARIE-ROSE.

Oublier Conrad... Eh! ma tante, cela dépend-il de moi?

M^{me} SCHULTZ.

S'il t'oubliait cependant, lui?

MARIE-ROSE.

Ma tante?...

M^{me} SCHULTZ.

Ecoute... Conrad sait aussi bien que nous qu'il ne doit attendre aucun résultat heureux de cet amour!... Il ne possède rien, lui; si le hasard lui faisait rencontrer une femme qu'il put, je ne dis pas aimer comme il t'a aimée... mais estimer seulement... si cette femme assurait son bien être, plutôt que de rester pauvre garçon meunier toute sa vie, ne ferait-il pas bien de l'épouser?

MARIE-ROSE, *vivement*.

Ma tante... Conrad m'est infidèle... Conrad va se marier... ne me cachez rien ..

M^{me} SCHULTZ

Eh bien, oui, mon enfant.

MARIE-ROSE.

Ciel!

M^{me} SCHULTZ.

Conrad va, dit-on, épouser la riche meunière chez laquelle il sert depuis qu'il est sorti d'ici.

MARIE-ROSE.

Conrad m'est infidèle!...

M^{me} SCHULTZ.

Des gens du village de Probststein m'ont parlé, il y a déjà quelque temps, de ce mariage comme d'une chose arrêtée; et si je ne t'en ai pas entretenue plutôt, c'est que je craignais...

MARIE-ROSE.

Assez... assez, ma tante!... Conrad!... Dieu bénisse son mariage!...

M^{me} SCHULTZ.

Bien, mon enfant, très-bien! j'aime ta résignation, elle est d'un heureux augure pour l'avenir.

MARIE-ROSE.

L'avenir!... qu'est-ce que l'avenir pour moi?... quelques mois... quelques jours, peut-être... .

M^{me} SCHULTZ.

Que dis-tu?

MARIE-ROSE.

Toujours souffrir, passer les nuits entières sans repos, sans sommeil, sans espoir de soulagement... Cela ne peut durer, ma tante... Oh! non, je sens que je ne puis vivre long-temps ainsi!

M^{me} SCHULTZ.

Quelle idée!... c'est faiblesse!... du courage, plutôt!

MARIE-ROSE.

J'en aurai.

M^{me} SCHULTZ.

Essuye tes yeux!... sèche tes pleurs... cherche à te distraire.

MARIE-ROSE, *s'efforçant de sourire.*

Oui, oui, ma tante; mais en ce moment, j'ai besoin de calme, de tranquillité.

M^{me} SCHULTZ.

Je te laisse. (*A part.*) Pauvre enfant! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

MARIE-ROSE, *seule.*

Conrad infidèle!... Conrad, l'époux d'une autre, au mépris de la foi jurée!... et je l'aime encore, et malgré moi je fais des vœux pour son honneur!... Qu'elle est heureuse, ma rivale! libre, maîtresse de sa main, de son cœur, elle enrichit celui qu'elle aime! et moi... moi... condamnée aux regrets, au désespoir, à l'abandon!... Conrad, séparés pour toujours!... Mais ma tante a raison... N'y songeons plus, oublions-le, il m'a bien oubliée, lui! (*Prélude de flûte hors de la scène.*) O ciel! m'abusai-je! ces sons chéris qui chaque soir, sous mes fenêtres, m'annonçaient la présence de Conrad!... Conrad!... c'est lui... il est là!... et j'ai pu croire qu'il m'était infidèle!.. Dieu de bonté!... Mais s'il venait pour me rendre mes sermens, pour se dégager lui-même... Oh! non, non, il ne me ferait pas entendre ce signal qui me rappelle nos jours de bonheur! Il ne serait pas si cruel! non, Conrad m'est fidèle. Oh! mon Dieu! que je te remercie!.. Avant qu'il s'éloigne, un regard! un seul! (*Elle s'élançe vers la porte qu'elle ouvre avec précipitation.* —

Marthe, la vieille, est plantée sur le seuil, son visage pâle et ridé, ses vêtements en lambeaux, son ton plaintif lui prêtent quelque chose de surnaturel. — A sa vue, Marie-Rose pousse un cri d'effroi et recule involontairement. — Les sons lointains ont cessé de se faire entendre.)

SCÈNE V.

MARIE-ROSE, MARTHE.

MARIE-ROSE, avec effroi.

Ciel!

MARTHE.

La charité, pour l'amour de Dieu, ma bonne demoiselle, cela vous portera bonheur.

MARIE-ROSE.

Marthe!

MARTHE.

Oui, Marthe la vieille, à qui le ciel fasse miséricorde!

MARIE-ROSE, lui donnant.

Tenez! tenez, prenez et retirez-vous! (*A part.*) Elle m'a glacée!

(*Marthe lui baise la main.*)

MARTHE.

Que le ciel te récompense, ma douce enfant! tu es compatissante, toi, tu n'es pas comme ton père; ton père, c'est un avare, un cœur sans pitié! dur comme le roc!

MARIE-ROSE.

Marthe!...

MARTHE.

Oui, oui, j'entends, c'est ton père, tu veux qu'on le respecte, et pourtant il te rend bien malheureuse!

MARIE-ROSE.

Moi?

MARTHE.

Tes fraîches couleurs ont disparues, Marie... Tu es triste... souffrante, depuis que le meunier a chassé ce pauvre Conrad!

MARIE-ROSE.

Qui vous a dit?...

MARTHE, d'un ton solennel.

Et mon art, jeune fille! ne le sais-tu pas! le passé, l'avenir, rien ne m'échappe! approche, approche, je te dirai ta bonne aventure.

MARIE-ROSE.

Hélas!... mais j'y consens!... Marthe... dites... dites-moi si j'ai bien long-temps encore à souffrir.

Marie-l'ose.

MARTHE.

Toi?... Pauvre enfant! donne-moi ta main; mais non, je craindrais...

MARIE-ROSE.

Quoi donc?

MARTHE.

La destinée, jeune fille! la destinée! Ecoute: c'est demain Noël, cette nuit! nuit toujours terrible et propice aux sortilèges, ouvre ta fenêtre, consulte la chouette qui repose toutes les nuits sur le vieux clocher.

MARIE-ROSE.

Non, non, je n'oserais... c'est tenter Dieu, peut-être, c'est un péché.

MARTHE.

Un péché! jeune folle! n'as-tu pas vu cent fois tes compagnes interroger le sort par mille moyens semblables? Où as-tu appris que ce fut un crime de chercher à connaître son avenir?... Point de ces sottes terreurs! profite de cette nuit mystérieuse, consulte la chouette, te dis-je, tu apprendras combien de temps tu as encore à vivre, si tu dois être unie à ton amant, s'il t'aimera long-temps, toujours.

MARIE-ROSE.

Qu'ai-je besoin, ne va-t-il pas en épouser une autre?

MARTHE.

La providence est grande, ma fille. Dis-moi: aucun son n'a-t-il frappé ton oreille, là, dans l'instant, sur la montagne...

MARIE-ROSE, *vivement*.

C'était Conrad, n'est-ce pas?

MARTHE.

Chut!... Si le vieux était là, s'il savait de quel message je me suis chargée pour toi...

MARIE-ROSE.

Un message!

MARTHE.

Il me foulerait aux pieds!... Ne me comprends-tu pas?... Conrad!...

MARIE-ROSE.

Eh bien?

MARTHE.

Il veut te voir une dernière fois.

MARIE-ROSE.

Me revoir!... lui... l'ingrat!... pour me faire l'aveu de sa trahison, sans doute.

MARTHE.

Jeune fille, le temps presse..... Que dois-je reporter à Conrad?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RHEYNHOLDS.

RHEYNHOLDS. — *Il a paru avec précaution, et a écouté.*
Conrad!... Je le soupçonnais.

MARIE-ROSE, *avec effroi.*

Ciel! mon père!

RHEYNHOLDS, *avec colère.*

Entremetteuse maudite, voilà donc le beau métier que tu fais : t'introduire chez nous, pour tourner la tête à nos filles, les exciter à la désobéissance.

MARTHE.

Par Sainte-Marthe, ma patronne, vous me faites tort, mon digne monsieur Rheyholds!... Sous votre bon plaisir, je n'avais d'autre but, en venant ici, que de gagner ma pauvre vie!...

RHEYNHOLDS.

Tu n'y trouveras que des coups.

MARIE-ROSE.

Ah! mon père!... Grâce! grâce pour cette malheureuse!

RHEYNHOLDS.

Grâce pour vous, plutôt, fille indigne, car vous saurez bientôt ce qu'il en coûte pour résister à la volonté d'un père!...
(*Il appelle.*) A moi! vous autres!

MARTHE, *à part.*

Vieillard détestable!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PLUSIEURS GARÇONS MEUNIERS, puis
M^{me} SCHULTZ.

M^{me} SCHULTZ, *accourant.*

Quel est ce bruit?

RHEYNHOLDS, *à ses gens, indiquant Marthe.*
Hors d'ici, cette mégère!

MARTHE, *implorant madame Schultz.*

Pitié, pitié, ma bonne dame!

M^{me} SCHULTZ.

Pourquoi la maltraiter?

RHEYNHOLDS.

Elle! l'émissaire de Conrad! du misérable qui veut séduire ma fille!

MARIE ROSE.

Ah! ma tante!

M^{me} SCHULTZ.

Pauvre enfant!

MARTHE.

Vieillard! malheur à qui sépare ce que la main de Dieu a uni!...

RHEYNHOLDS.

Malheur à toi, plutôt, si tu t'avisés encore de rôder autour de ma demeure... Allons, qu'on la chasse!

(*Les domestiques de Rheyholds chassent Marthe, en la maltraitant.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

CHANGEMENT.

Une place devant le cimetière. — Sur l'un des côtés, la maison de Mathias. — Au fond, au milieu d'une haie vive, l'entrée du cimetière. — Au-delà de la haie, l'on voit des cyprès, des croix, des tombes, etc., etc.

SCÈNE VIII.

JACOB, UN TAMBOUR. PAYSANS, CONRAD, puis
MATHIAS.

(*Conrad, assis devant la porte de Mathias. — Roulement de tambour. — Des paysans accourent, et se rangent autour de Jacob.*)

JACOB.

Accourez, camarades... L'ennemi nous menace, la patrie a besoin de vos bras... Courage! courage! enfans, venez tous vous ranger sous ses drapeaux.

(*Nouveau roulement. — Les paysans se pressent pour se faire inscrire.*)

MATHIAS, *une bêche à la main, sortant du cimetière.*

Encore ce maudit tambour!... Que se passe-t-il donc!... Ah! ah! je comprends.

CONRAD, *à lui-même.*

Viendra-t-elle?... M'enrôler!... quitter le pays, ne plus la revoir... Ah! cette idée me tue!

(*Il se lève, et semble chercher quelqu'un des yeux.*)

MATHIAS, regardant les paysans.

Mais voyez donc, voyez donc comme ils s'pressent; on dirait qu'ils ont peur de manquer l'occasion.

CONRAD, à lui-même.

Marthe ne revient pas.

MATHIAS, l'apercevant.

Conrad!... Eh! que fais-tu là? ne vois-tu pas...

JACOB, à lui-même.

Conrad!...

MATHIAS.

Toi, qui ce matin encore parlais de te faire soldat, l'occasion est belle, je dis.

CONRAD, préoccupé.

C'est bon... Laisse-moi, Mathias.

(Mathias le quitte, et se perd dans la foule.)

JACOB, à lui-même, en examinant Conrad.

Serait-ce lui? Assurons-nous... (Il s'approche de Conrad.)
Pardou, camarade. Vous vous nommez Conrad?

CONRAD.

Oui.

JACOB.

Conrad Bruning?

CONRAD.

Oui

JACOB.

Vous serviez l'an passé chez maître Rheyholds, le meunier?

CONRAD.

Il est vrai.

JACOB.

Depuis chez la meunière de Probstein?

CONRAD.

Eh bien?

JACOB.

Conrad Bruning, ne vous éloignez pas, il faut que je vous parle.

CONRAD, surpris.

A moi?

JACOB.

A vous.

(Il s'éloigne de Conrad, rejoint les paysans, et disparaît avec eux.)

CONRAD, avec surprise.

Que me veut-il?

(Pendant ce dialogue, Werner a paru, et est allé frapper à la

porte de Mathias. — Pendant la scène suivante, la scène se vide entièrement.)

SCENE IX.

CONRAD, WERNER.

WERNER, frappant toujours à la porte de Mathias.
Maître Mathias!... Holà! quelqu'un!

CONRAD, le reconnaissant.

Que vois-je?... C'est maître Werner!

WERNER.

Toi, cousin!... Enchanté de la rencontre. Sais-tu qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu?

CONRAD.

Absent du pays depuis quelques mois...

WERNER.

Je le sais, on nous l'a dit... Et vraiment on nous a dit aussi que tu allais te marier.

CONRAD.

Moi?... Il n'en est rien.

WERNER.

Bah! laisse donc; il n'est bruit dans le pays que de tes accords avec la meunière de Probststein.

CONRAD.

La vérité, c'est que la meunière avait pensé qu'un pauvre garçon comme moi, serait trop heureux d'épouser une femme riche comme elle!... Mais ce mariage n'était point mon fait, et hier, après avoir remercié la meunière de ses bonnes intentions à mon égard, j'ai quitté son service, et suis revenu ici, décidé à me faire soldat.

WERNER.

Comment diable! refuser un excellent parti et se faire soldat, voilà qui ressemble furieusement à une passion malheureuse!

CONRAD.

Hélas!...

WERNER.

Attends donc; attends donc... N'a-t-on pas dit dans le temps qu'il y avait de l'amour entre toi et la fille de ton bourgeois... Eh! oui... à telles enseignes, même... que c'est à cause de cela...

CONRAD.

Qu'il m'a chassé comme un misérable!..... C'était bien le moins pour une aussi grande offense... Conrad, le pauvre Conrad, oser aimer la fille du riche Rheinholds.

WERNER.

Cousin , cousin , tu n'es pas encore bien guéri de cet amour-là... Crois - moi , fais-toi une raison là-dessus , cherche à te distraire... Tiens , par exemple , viens ce soir faire la veillée de Noël avec nous ; viens , ça , te dis-je... La joie bruyante de nos marmots t'étourdira , t'égayera , j'en suis sûr... Et qui sait , tu n'y es pas accoutumé , ça te donnera peut-être envie de devenir père de famille à ton tour... C'est une si bonne chose !

SCÈNE X.

LES MÊMES , MATHIAS.

MATHIAS, *parlant à la cantonade.*

A la bonne heure... Qu'ils courent après la gloire et les coups de fusil si ça les amuse ; moi je vous suis bien obligé , je reste ici !

WERNER.

Eh ! voilà mon homme... Maître Mathias , à qui en avez-vous donc ?

MATHIAS.

A M. Jacob , l'officier qui était là tout-à-l'heure.

CONRAD.

Tu elconnais ?

MATHIAS.

Si je le connais , le fils du plus riche brasseur de la Silésie ; le futur-gendre du vieux Rheyholds.

CONRAD.

Lui , cet homme !...

WERNER.

Eh ! mais sans doute.

CONRAD, *à lui-même.*

Si je l'avais su.

MATHIAS, *à Werner.*

Mais qu'y a-t-il pour votre service , maître Werner ?

WERNER.

Tous les ans , à la veille de Noël , je réunis à ma petite famille celle de mes voisins et de mes amis ; dans le nombre il est des jeunes filles qui sont plus sensibles au plaisir de la danse , qu'à celui de recevoir des étrennes...

MATHIAS.

J'entends... Touchez là , compère ! mon archet et mon violon sont tout à votre service ; je ne vous demande que le temps de donner un dernier coup de bêche au logement définitif de

deux pauvres défunts qui doivent venir faire domicile ici , demain de bonne heure .

WERNER.

Le chantre et le vieux berger.

MATHIAS.

Requiescant in pace. Dans tout autre temps , je remettrais la besogne à plus tard , mais pour ce qui est de cette nuit , Dieu et tous les saints du paradis me préservent de mettre des pieds dans le cimetière , du moins jusqu'à après le premier chant du coq.

WERNER.

Pourquoi donc ?

MATHIAS.

Pourquoi ? . . . Ne venez-vous pas de dire , maître Werner , que c'était demain Noël ? et ne sait-on pas généralement que dans la nuit qui précède cette solennité , il se passe ici des choses surnaturelles , des choses dans le cas de faire dresser les cheveux sur la tête de l'homme le plus brave.

WERNER.

Comment c'est vous , Mathias , qui ajoutez foi à ces contes ridicules ; vous qui tous les dimanches entendez notre digne pasteur s'élever contre ces sottises superstitieuses !

MATHIAS.

Le pasteur ! le pasteur dort la nuit sur les deux oreilles , tandis que le fossoyeur hante quelquefois le cimetière , lorsque la besogne presse . . . Et tenez , tout ce que je puis vous dire : Allez , allez cette nuit , si vous l'osez , dans le cimetière , placez-vous près du grand portail , et au premier coup de minuit , si vous ne voyez pas apparaître tous ceux du village qui mourront dans l'année , dites que Mathias est un sot et un imbécille. (*Werner rit.*) Ah ! vous avez beau rire , maître Werner , c'est positif . . . Eh ! voyez Conrad , il ne rit pas , lui , et il a raison ; car enfin , Dieu permet bien dans ce saint temps des fêtes de Noël , que les âmes prennent aussi leurs jours de fête , qu'elles aillent et viennent pendant que leurs corps reposent en terre . . . Et cela , vous ne le nierez pas , j'espère . . . Pourquoi donc n'aurait-il pas aussi la volonté de désigner , par un moyen surnaturel , ceux qu'il veut rappeler à lui ?

WERNER.

A la bonne heure . . . Mais dites - moi , maître Mathias , avez-vous eu jamais la curiosité de vous assurer du fait par vous-même ?

MATHIAS.

Moi ? Dieu m'en garde ! . . . je n'aurais eu qu'à m'y voir . . . Que sait-on . . .

(17)

WERNER, *riant.*

Je vous attendais là... Adieu, maître Mathias, je compte sur vous pour ce soir; soyez exact... Quant à toi, cousin, tu seras des nôtres, c'est entendu.

CONRAD, *préoccupé.*

Soit !

WERNER.

Au revoir, donc... Je vais réunir quelques amis.

(*Il se retire.*)

MATHIAS.

Et moi, je retourne à la besogne, car le jour tire à sa fin; et quoiqu'il en dise, je ne me soucie pas de m'exposer à quelque fâcheuse apparition... Bonsoir, Conrad.

SCÈNE XI.

CONRAD, MARTHE.

CONRAD.

Tu as bien tardé.

MARTHE, *le repoussant.*

Laisse moi.

CONRAD.

Qu'as-tu, Marthe ?

MARTHE.

Malédiction ! enfer !

CONRAD.

Au nom du ciel ! quelle réponse ?

MARTHE.

Quelle réponse !... Pour toi, des injures... à moi, des coups... Vois, vois mes membres meurtris !

CONRAD.

Explique-toi.

MARTHE.

Surprise par Rheyholds, maltraitée, chassée de sa maison...

CONRAD.

Ah ! je comprends.

MARTHE.

Je me vengerai de lui !.. Par le ciel qui nous éclaire, Conrad, avant qu'il soit peu, tu entendras le pasteur réciter les prières des morts sur la bière de Rheyholds.

CONRAD.

Tu veux du sang ?

Marie-Rose.

MARTHE.

Du sang... non... j'ai des moyens non moins sûrs... A moi! à moi! pouvoir des esprits tombés, je vous invoque!

CONRAD.

Paix! paix! malheureuse... Grand dieu! maléfices! sortilèges!

MARTHE.

Ils sont tout puissants dans cette nuit mystérieuse.

CONRAD.

Pitié pour lui!

MARTHE.

De la pitié; en a-t-il pour sa fille, qui t'a donné son cœur, et qu'il veut jeter dans les bras de Jacob.

CONRAD.

Jacob, mon rival?

MARTHE.

Encore un qui se rit de ton désespoir.

CONRAD.

Le lâche, épouser une fille contre son gré.

MARTHE.

Conrad, le souffriras-tu?

CONRAD.

Non!... Il va venir, malheur à lui!

MARTHE, *d'elle-même, avec joie.*

Bien, bien, du sang! du sang!... Rheyholds, tu paieras cher l'affront que tu m'as fait essayer.

CONRAD.

Quelqu'un!... C'est Jacob, va-t-en.

MARTHE.

Conrad!... La mort à ton rival, d'abord... le reste me regarde!

CONRAD.

Va-t-en, te dis-je! le voilà!

(*Jacob paraît, Marthe se retire dans le cimetière.*)

SCENE XII.

CONRAD, JACOB.

JACOB, *à lui-même.*

C'est lui, approchons... Mais avant de lui faire part de mon projet, sachons s'il est digne du sacrifice que je veux lui faire... (*Haut.*) Monsieur Conrad...

CONRAD.

J'ai peine à me contenir.

JACOB.

Depuis long temps j'entends parler de vous, et le bien qu'on m'en a toujours dit, m'a fait désirer de vous compter au nombre de mes amis.

CONRAD.

Moi, votre ami, moi, Monsieur; vous n'en croyez rien!... Vous savez bien que je ne le suis pas, que je ne pourrai jamais l'être!

JACOB.

Que dites-vous, monsieur Conrad?

CONRAD.

La vérité... Et moi, du moins, vous ne m'accuserez pas de manquer de franchise, car je vous défeste, je vous le dis, et n'y eut-il plus que nous deux au monde, que je trouverais que c'est trop encore... Vous me comprenez?

JACOB, *très froidement.*

Parfaitement, Monsieur... Mais puisque vous affectez tant de franchise, pourquoi ne pas m'avouer en même temps le motif de votre haine?

CONRAD.

Qu'importe!

JACOB.

Il importe plus que vous ne pensez; ce motif m'est connu... Monsieur Conrad, vous aimez Marie Rose.

CONRAD, *avec amertume.*

Et vous, vous allez l'épouser, monsieur Jacob?

JACOB, *toujours froid.*

Il est vrai que maître Rheyholds, pour assurer le bonheur de sa fille, a bien voulu jeter les yeux sur moi.

CONRAD, *ironiquement.*

Flatteuse préférence, quand on la doit à sa richesse, et non à son mérite.

JACOB.

Fassons sur mon mérite, Monsieur, je sais ce que je vau, et ne m'estime pas au-delà... Quant à la richesse, il n'est que trop vrai, dans ce monde, c'est un tort réel aux yeux de bien des gens que de n'en pas avoir..

CONRAD.

Soit!.. Eh bien! si je l'ai ce tort, je saurai prouver que je n'ai pas du moins celui de manquer de courage!

JACOB.

Monsieur Conrad, vous vous méprenez sur le sens de mes paroles.

CONRAD.

Au moins ne puis-je me tromper sur celui de vos actions...

Vous qui souffrez qu'un père dur et avare contraigne sa malheureuse fille à vous épouser, dût-elle en mourir...

JACOB, *piqué.*

J'aurais peu de mots à dire pour me justifier à cet égard, Monsieur... Mais le ton que vous employez...

CONRAD.

Est le seul qui convienne avec celui qui n'a de courage que pour opprimer une femme!

JACOB, *se contraignant.*

Monsieur Conrad, vos paroles sont bien outrageantes.

CONRAD.

Pas assez, encore, lâche; puisque la lame de ton épée est encore dans son fourreau!

JACOB, *éclatant.*

Lâche, avez-vous dit!..... Malheureux! ce mot veut du sang!

CONRAD, *avec joie.*

Allons donc! l'un de nous deux est de trop dans ce monde... Ne te l'ai-je pas déjà dit?

SCENE XIII.

LES MÊMES, DES PAYSANS.

(Des paysans, attirés par la querelle, sont accourus, et entourent Jacob et Conrad:)

JACOB, *attirant Conrad dans un endroit isolé.*

Plus bas; que ces gens ne puissent nous entendre... Je suis soldat, les lois militaires me défendent le duel... Je ne puis vous satisfaire qu'à la nuit, sans témoin.

CONRAD.

Soit.

JACOB.

Choisissez les armes.

CONRAD.

L'épée!... C'est la vôtre, mais n'importe.

JACOB.

Où vous retrouverai-je?

CONRAD.

Dans la soirée, chez Werner.

JACOB.

Comptez sur moi.

(Rumeur des paysans, accourent de toutes parts.)

SCÈNE XIV.

LES MEMES, MARTHE, MATHIAS.

MATHIAS, *poursuivant Marthe.*

A moi ! à moi ! mes amis... Je viens de surprendre cette sorcière, troublant le repos des morts !

TOUS, *s'élançant sur Marthe, d'un ton menaçant.*
Profanation !

MARTHE, *d'un ton solennel.*
Malheur à qui mettrait la main sur moi !

(*Tous s'arrêtent avec terreur.*)

CONRAD, *d Jacob, en lui serrant la main.*
A ce soir !

JACOB.

A ce soir !

MARTHE.

Je serai vengée !

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte second.

TROISIÈME TABLEAU.

Une salle chez Werner. — Grande cheminée sur l'un des côtés. — Au fond, un grand buffet fermé. — A gauche, la porte d'entrée. — En face, d'autres portes conduisant aux autres chambres.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTT, DES DOMESTIQUES.

GOTT.

Allons, allons, Berthe, Firchafsts, Gertrude, tout est-il en ordre ici ?

FIRCHAFTS.

Oui, not' maîtresse.

GOTT.

Les Noël, la boisson, les tartelettes?

FIRCHAFTS.

Tout est prêt.

GOTT.

Quant aux étrennes, j'ai là une certaine provision de jou-joux. Dam ça f'ra plaisir à nos amis de voir qu'on n'a pas oublié leurs mioches, et quand ça ne serait que pour les nôtres, donc; not homme f'rait d'beaux cris si j'n'avais pas songé.... Berthe, quelle heure est-il?

BERTHE.

Six heures à l'horloge de bois, not' maîtresse.

GOTT.

Déjà! ah! mon Dieu. Eh ben, et not' homme qui ne rentre pas, que'que ça veut donc dire? (*On heurte à la porte.*) On frappe, c'est lui sans doute, vite, vite, allez ouvrir.

SCENE II.

LES MÊMES, CONRAD.

CONRAD.

Bonjour, cousine.

GOTT.

Tiens, non, ce n'est pas lui, c'est le consin Conrad.

CONRAD.

Votre mari que j'ai rencontré tantôt, m'a fait promettre que je viendrais passer quelques instans à votre veillée.

GOTT.

Et vous v'là, c'est fort ben fait à vous, cousin.

CONRAD.

Dites-moi, personne n'est-il encore venu me demander ici?

GOTT.

Personne.

CONRAD, à lui-même.

Bon, je suis le premier au rendez-vous.

GOTT.

Et de quel côté, donc que vous avez rencontré not' homme?

CONRAD.

Sur le chemin de Muldorff, tout près du cimetièr.

GOTT.

Du cimetièr! par la bonne sainte Vièrge! aujourd'hui veille de Noël, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé en repassant par là.

GERTRUDE.

Not' maîtresse! not' maîtresse! j'crois que c'est l'bourgeois que j'aperçois là bas... tenez, venez donc voir.

GOTT.

Oui, oui, c'est lui, ce cher homme, qui détourne le petit bois. Vite, vite, un fallot, et allons au devant de lui, mes enfans. A tout à l'heure, cousin, à tout à l'heure.

(Elle sort avec les domestiques.)

SCÈNE III.

CONRAD, seul.

Jacob va venir ! sa vie ou la mienne, c'est résolu ! A qui des deux restera la partie ! Dieu seul le sait ! Eh ! que n'importe le résultat, vainqueur ou mort. Marie-Rose n'en sera pas moins perdue pour moi. Vainqueur, il faudra fuir ; mort, tout est dit. Mort ! mort, sans la revoir une dernière fois, sans lui adresser un éternel adieu. Ah ! repoussons cette idée, je sens qu'elle me retire mon courage.

SCÈNE IV.

WERNER, GOTT, CONRAD, LES DOMESTIQUES.

GOTT.

Arrive donc, arrive donc, not' homme, vrai, je commençais à être inquiète.

WERNER.

Parbleu, je te reconnais bien là.

GOTT.

T'es ben las n'est-ce pas not' homme.

WERNER.

Moi, point du tout.

GOTT.

Si fait, si fait t'es las, j'en suis sûre ; assieds-toi, assieds-toi donc voyons. (Elle le pousse, le fait asseoir de force et lui retire son chapeau.) Là, regardez comme il a chaud.

WERNER.

Chaud ! il gèle.

GOTT.

Justement, t'auras couru, faut prendre quelque chose, not' homme, un bon verre de vin du Rhin ; c'est ça, Berthe, vite au cellier.

WERNER.

Eh ! non !

GOTT.

Eh ! si !

WERNER.

Mordicé, je ne veux pas!

GOTT.

V'là comme t'es, jamais me laisser faire. Embrasse-moi, tout du moius.

WERNER.

Oh! pour ça, c'est différent, plutôt deux fois qu'une.

CONRAD.

Digne femme! heureux Werner! voilà pourtant comme Marie-Rose m'eût aimé!

WERNER, *apercevant Conrad.*

Eh! quoi, déjà ici cousin? Bien, j'aime l'exactitude. Ah! ça, femme, à quoi pensais-tu donc de ne pas me prévenir?

GOTT.

Dam, la joie, le plaisir de te revoir.....

WERNER.

Touche là, Conrad, je te ménage une surprise.

CONRAD.

A moi?

WERNER.

Tu vas la voir.

CONRAD.

Qui?

WERNER.

Eh! pardine celle que t'aimes.

CONRAD.

Marie-Rose.

WERNER.

Avec son vieux grigou de père.

GOTT.

T'as donc été les inviter?

WERNER.

Oui.

CONRAD.

Marie! je la reverrai encore. Ah! cousin, la joie!... le plaisir!...

WERNER.

Oui, oui, mais doucement, de la réserve et de la prudence surtout. Ce n'est pas sans peine que j'ai décidé le meunier à nous amener sa pauvre enfant, et comme de juste, je me suis ben gardé de lui dire que t'étais de la fête, faut donc pas l'effrayer c'thomme.

GOTT.

Avec ça qu'il n'est pas commode.

WERNER.

Jusqu'à nouvel ordre, faut que tu te tiennes dans la pièce voi-

sine, entends-tu, cousin ! pendant ce temps là on tâchera de lui faire entendre raison.

CONRAD.

A lui, non, ne l'espérez pas.

GOTT.

Pourquoi donc ça ? Laissez, laissez-nous faire, cousin, j'lui parlerai, moi, à c'thomme. Eh ben ! il n'm'avallera pas, p'têtre bien, et qui sait, si j'allais le décider à faire votre bonheur.

CONRAD.

Vain espoir !

WERNER.

Chut ! v'la du monde, (à Conrad.) Décampe !

CONRAD.

Quoiqu'il arrive, que je puisse du-moins adresser un mot d'écrit à Marie.

WERNER.

Nous verrons ça, mais décampe, te dis-je. (Conrad se retire.) Toi, femme, des verres, du vin, de la bière.

GOTT

Je cours au cellier. Berthe, venez avec moi. (aux invités qui entrent.) Entrez, entrez, mes amis !

PLUSIEURS VOIX.

Bonsoir, madame Gott. (On l'entoure.)

GOTT.

Bonsoir ! bonsoir ! mais laissez moi passer, je vas aux provisions. (Elle disparaît un moment avec les domestiques.)

SCENE V.

JEUNES GENS, JEUNES FILLES, ENFANS, arrivant successivement avec leurs parens, puis M^{me} SCHULTZ, MARIE-ROSE, M. RHEYNHOLDS, WERNER, GOTT, CONRAD.

WERNER.

Ah ça ! jeunes gens, dès que le crinclin sera arrivé, v'la de jeunes donzelles qui se recommandent à vous, j'espère que vous ne les laisserez pas chômer. Quant à nous autres gens raisonnables, qui ne jouons plus des jambes, nous lèverons le coude pour passer le temps, n'est-ce pas ?

TOUS.

C'est ça !

GOTT, revenant avec des bouteilles et des verres.

V'la des munitions !

WERNER.

Bon, ceci nous regarde, pose nous ça là, femme.

Marie-Rose.

RHEYNHOLDS, *paraît.*

Supperment ! que de monde ici !

WERNER.

Maître Rheynholds ! soyez le bien venu , compère !

RHEYNHOLDS.

Par les aîles de mon moulin ! l'ami , voilà une fête qui vous coutera bon.

WERNER.

Qu'importe , quelques écôs couronnés de plus ou de moins , pourvu que mes amis se divertissent ,

RHEYNHOLDS, *à part.*

Le niais , payer pour divertir les autres.

WERNER.

Dame Schultz , je vous salue ! (*à Marie-Rose.*) Approchez-donc , yung fraw !

RHEYNHOLDS, *à sa fille.*

Eh bien ! entendez-vous , quand vous resterez-là , plantée sur vos talons , les yeux fixés en terre et les bras pendans comme un soldat au port d'armes , ne saurez-vous saluer la compagnie ? vous réunir à vos compagnes , grande sottie.

M^{me} SCHULTZ.

Mon frère , vous l'intimidez.

RHEYNHOLDS.

C'est grand dommage.

GOTT, *bas à son mari.*

Pauvre enfant ! Vois donc , notre homme , comme elle a les yeux rouges.

WERNER.

D'honneur ! maître Rheynholds , savez-vous que vous avez là un beau brin de fille !

RHEYNHOLDS.

Oui , mauvaise herbe croît toujours ,

GOTT, *à part.*

C'est donc pour ça qu'il est d'une si belle venue , lui.

WERNER.

Ah ! compère . . . les enfans . . . tenez , bienheureux qui en a.

RHEYNHOLDS.

Et plus heureux encore qui n'en a pas . . . d'abord c'est une économie.

WERNER.

Ah ! pouvez-vous parler ainsi ! de ce côté là , moi , le ciel m'a favorisé.

RHEYNHOLDS.

Oui , vous avez beaucoup d'enfans.

WERNER.

Mais, six, compère, provisoirement.

RHEYNHOLDS.

C'est honnête, avec cela on peut attendre.

WERNER.

Ça n'empêche pas que pour le produit de toutes les mines de houille de l'Allemagne, je ne voudrais pas en rabattre le nombre ; et pourtant, Dieu sait comme ils m'ont endéver ! j'eme fâcherais bien, mais, six contre un, que voulez-vous ? (*bruit confus hors de la scène.*) Eh ! tenez, les v'la, ces bons gobets, vous allez entendre le beau charivari.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES SIX ENFANS DE WERNER.

(*Ils entrent en sautant et en criant,*)

WERNER.

Voulez-vous ben vous taire, vous m'étourdissez.

RHEYNHOLDS, à part.

Quelle sequelle, nourrissez-donc tout ça.

WERNER.

Eh ben ! eh ben, voyez-vous ce petit drôle qui se fourre dans mes jambes, et les autres ; voulez-vous ben finir. (*Il chancelle et tombe dans le fauteuil que Gott a approché exprès.*) Là, les v'la contens.

(*L'aînée de la famille, jeune fille de neuf ans, monte sur le premier bâton de droite du fauteuil. — Un petit garçon grimpe derrière lui, passe ses bras autour de son cou. — Deux des plus petits se placent sur ses genoux. — Un autre s'assied par terre entre ses jambes. — Gott prend le plus petit dans ses bras, passe à la gauche du fauteuil et approche la figure de l'enfant de celle du père.*)

M^{me} SCHULTZ.

Heureuse famille !

MARIE ROSE, qui a contemplé ce tableau de bonheur.

Ah ! Conrad ! Conrad !

GOTT, bas à Marie, en lui donnant un papier.

Chut ! prenez c'te lettre.

MARIE.

De qui ?

GOTT.

De Conrad... Silence !

(*On entend, extérieurement, le son d'un violon.*)

WERNER.

Ah ! pour le coup , j'entends le violonneux... A bas la mar-
maille !... Haut le pied , la jeunesse.

SCÈNE VII.

LES MÊMES , MATHIAS.

WERNER.

Arrive donc , lambin... tu te fais ben attendre.

MATHIAS.

Dam' , ce n'est pas ma faute , si le médecin du village m'a taillé
de la besogne... Sans compter qu'il faudra que j'aïlle encore
cette nuit au cimetièrre , à mon grand regret.

RHEYNHOLDS.

Mathias... Je n'aime pas cet homme , son état me déplaît.

MATHIAS.

Serviteur , la compagnie... (*Avec surprise.*) Tiens , vous ici ,
maître Rheyholds ?

RHEYNHOLDS.

Le beau sujet d'étonnement.

MATHIAS.

Non , ce n'est pas pour ça , c'est que... (*à part.*) Pauvre
cher homme , va !

RHEYNHOLDS , à lui-même.

Comme il me regarde.

MATHIAS , à part.

Marthe , qui là bas... Mais *motus*... Lui qui a si peur de
mourir... S'il savait...

RHEYNHOLDS , à lui-même.

C'est singulier... Serait-ce l'idée qu'un de ces jours il faudra
passer par les mains de ce drôle... Son regard me trouble.

WERNER , à Mathias.

Allons donc , allons donc , compère... Tu vois bien que toute
cette jeunesse n'attend que le signal.

MATHIAS.

C'est juste... Chacun son tour , pour l'instant c'est celui de la
population vivante et dansante... En place !

TOUS.

En place !

WERNER , aux vieillards.

Et nous à table ! (*Werner et les vieillards s'asseyent et boi-
vent. — Mathias , monté sur un siège , donne le signal ; les walses
commencent. — Au bout d'un moment Werner se lève , et s'ap-*

proche de Gott. — Bas à Gott.) Femme, et les étrennes; voici le moment, donne le signal.

(Gott fait un signe à la servante, qui sort; aussitôt on entend le bruit d'une clochette, à ce bruit tous les walseurs s'arrêtent, et les enfans accourus sur le devant de la scène, prêtent l'oreille avec attention.)

TOUS LES ENFANS, avec joie.

L'enfant Jésus! l'enfant Jésus!...

(Par un mouvement spontané, ils se jettent tous la tête sur les jupons de leur mère. — Aussitôt des servantes et des valets paraissent, portant des petits arbres faits de branches de sapin, illuminés de petites baugies, et tout brillans de pommes d'apis et de noix dorées, suspendues aux branches par des rubans de diverses couleurs. — Ces petits arbres, rangés autour du théâtre, forment une espèce d'illumination. — En même temps, Gott a été ouvrir le buffet placé au fond, qui renferme des joujoux et des gateaux de toute espèce.)

LES PARENS.

Noël! Noël!...

(A ce signal les enfans relèvent la tête, font éclater leur joie, et s'élancent sur les jouets. — Moment de désordre et de confusion. — On donne des étrennes aux domestiques. — Les assistans s'embrassent, et se font entre eux de petits cadeaux. — L'ordre se rétablit, les danses reprennent.)

GOTT, à un jeune garçon.

Allons, allons, à toi, mon garçon, de la hardiesse; tu vois bien qu'elle ne demande pas mieux... Tiens, viens, viens, je te vas conduire. *(Elle le mène auprès de la jeune fille et place sa main dans la sienne.)* V'là c' que c'est... Et à la fin n'oublie pas...

(Allemande dansée par un jeune garçon et une jeune fille. — Pendant la danse, le jeune homme prend un baiser à la jeune danseuse, qui d'un air honteux et embarrassé, détache un mouchoir de soie placé sur son cou, et le lui donne comme gage de fiançailles. — On applaudit.)

GOTT, s'approchant de la jeune fille.

N' faut pas rougir pour ça, mon enfant, puisque c'est l'usage, *(Aux parens.)* Ah! ça, père Fritz, et vous, mère Flimann, vous savez ce que ça veut dire; c'est une noce à faire pour Pâques, ou les fêtes de la Pentecôte au plus tard...

(Assentiment des parens.)

MARIE-ROSE , à elle-même.

Encore deux heurenx.

RHEYNHOLDS , à part.

S'il y a du bon sens... Deux enfans, et pas le sou!

WERNER , s'approchant de lui.

Compère Rheyholds , ne trouvez-vous pas que ce soit là un bon exemple à suivre à l'égard de votre fille.

GOTT , qui s'est aussi approchée.

Cette chère demoiselle ! si douce , si intéressante...

RHEYNHOLDS.

Oui , bon sujet... qui refuse le fils de mon meilleur ami... un brave militaire... Le plus riche parti de la province.

M^{me} SCHULTZ.

Mon frère , contentement passe richesse.

GOTT.

Sûrement... Et si son cœur ne parle pas pour lui , à c'te pauvre enfant.

RHEYNHOLDS.

Mille tonnerres ! je le ferai bien parler , moi , son cœur !

WERNER.

Oh ! ce n'est pas là qu'est la difficulté... Mais s'il parle pour un autre ?

RHEYNHOLDS.

Pour un autre , sapperment !

GOTT.

Eh bien ! eh bien ! quand cela serait...

RHEYNHOLDS.

Quand cela serait !... Je ne le veux pas ! mille tonnerres ! je ne le veux pas !

WERNER.

Eh pourquoi !... Faut-il tant d'argent pour rendre une femme heureuse ?

RHEYNHOLDS.

Je ne veux pas d'un gendre qui vienne vingt fois le jour me reluquer , pour voir si j'ai une ride de plus , ou si je suis plus jaune qu'à l'ordinaire... qui ne pourra cacher sa joie à chaque quinte de toux qui me saisira ; enfin qui n'attendra que le moment de me voir dans la bierre , pour sauter sur mes écus !

GOTT.

Ah ! par la mémoire de mon digne père , ce serait un bien abominable homme que celui qui agirait ainsi.

M^{me} SCHULTZ.

Pourquoi ne pas croire plutôt à la reconnaissance de celui dont vous feriez le bonheur...

RHEYNHOLDS.

La reconnaissance !.. qu'ai-je besoin de reconnaissance quand je serai sous terre.

GOTT.

Mais il vous bénira de son vivant.

RHEYNHOLDS.

Oui, dans l'espoir d'avoir mon bien après ma mort.

WERNER.

A ce compte... qui empêchera le riche d'avoir la même pensée?

RHEYNHOLDS.

Non non, le riche n'est pas ainsi... Le riche a le temps d'attendre, lui; il a de l'argent, il est habitué à en avoir, il ne convoite pas celui des autres.

WERNER.

Eh! n'y a-t-il des âmes désintéressées que parmi les gens riches... Tenez, je vous citerai, pour exemple du contraire, un de mes parens.

RHEYNHOLDS.

Qui?

WERNER.

Conrad Brumling.

RHEYNHOLDS, avec colère.

Conrad!

MARIE-ROSE.

Ciel!

RHEYNHOLDS.

Le misérable qui tourne la tête à ma fille, qui est cause qu'elle me désobéit!

WERNER.

Conrad, depuis qu'il est sorti de chez vous, pouvait s'établir richement... Vous connaissez la manière de Probstein? sa fortune répond pour le moins à la vôtre... Elle lui offrait tout son bien avec sa main... Eh bien! Conrad a refusé l'un et l'autre.

MARIE-ROSE.

Qu'entends-je!

WERNER.

Il a sacrifié son bien-être à son amour pour votre fille!

GOTT.

Est-ce là le fait d'une âme intéressée?

RHEYNHOLDS.

Le niais! il a fait cette sottise.

MARIE-ROSE, à part.

Et moi qui l'accusais!

RHEYNHOLDS.

Vous voyez bien que c'est un vaurien, qui ne connaît pas le prix de l'argent, et qui dépenserait en quelques mois, en débauches, ce que j'ai mis vingt ans à amasser.

GOTT, *impatienteé.*

Ah! quel homme!

RHEYNHOLDS.

Et je lui donnerais ma fille!... Jamais! jamais!

MARIE-ROSE, *à ses pieds.*

Mon père!...

RHEYNHOLDS, *durement.*

Quoi, vous osez!...

GOTT.

C'est votre enfant... Voyez, elle souffre.

M^m^e SCHULTZ.

Chaque jour, sa santé dépérit.

WERNER.

Réfléchissez avant qu'il soit trop tard.

M^m^e SCHULTZ.

Mon frère, vous-même, vous avancez en âge.

WERNER.

Ce doit être une si grande consolation que de laisser des heureux.

GOTT.

Allons, allons, maître Rheyholds... mariez, mariez votre fille à celui qu'elle aime.

M^m^e SCHULTZ.

Mariez-les, je vous en conjure, mon frère!

TOUS.

Nous vous en supplions tous!

RHEYNHOLDS.

Par la damnation de mon âme! m'a-t-on attiré ici dans un piège!... (*A Marie, qui est demeurée à ses pieds.*) Relevez-vous, belle éplorée... Epouse de Jacob! ou morte!... il n'y a pas d'autre choix ici pour vous!

(*Mouvement général d'indignation.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CONRAD.

(*Il s'élançe brusquement hors de sa retraite.*)

TOUS.

Conrad!

CONRAD.

Homme cruel!... Il n'est donc pas de justice au ciel, puisque la foudre ne t'a pas encore érasé!

RHEYNHOLDS, à lui-même.

Conrad!... Il était là, le vaurien; c'était un plan concerté.. (Haut.) Maître Werner, est-ce ainsi qu'on observe les convenances chez vous? (À sa fille.) Sortons!

M^{me} SCHULTZ, cherchant à le retenir.

Mon frère!...

TOUS.

Maître Rheyholds...

RHEYNHOLDS, entraînant Marie-Rose.

Sortons, vous dis-je!... S'attend-on que je resterai davantage là où l'on méconnaît mon titre de père.

CONRAD.

Toi, père!... Va, tu n'en as ni le cœur ni les entrailles!

RHEYNHOLDS.

Des injures, c'est juste... voilà le prix de ma sottile condescendance!... Merci, mes hôtes, la leçon est bonne, j'en profiterai!... Pour vous, fille rebelle, alerte! repassons le seuil de cette porte, avant peu vous paierez pour tous!

CONRAD.

Vous l'entendez, il va la maltraiter!

TOUS, avec prière.

Maître Rheyholds!...

RHEYNHOLDS.

Allez au diable! (Durement à sa fille, en la poussant dehors.)
Marchons!...

(Il sort avec Marie et madame Schultz.)

SCENE IX.

LES MÊMES, excepté RHEYNHOLDS, MARIE-ROSE ET M^{me} SCHULTZ.

CONRAD, tombant accablé sur un siège, près de la table.
Plus d'espoir!

GOTT.

Le méchant homme!

WERNER.

Tu l'avais dit, Conrad... Rien de bon à attendre de lui.

GOTT.

Sa pauvre fille.

MATHIAS.

La maltraiter ainsi.

GOTT.

Ça lui portera malheur, mes enfans ; ça lui portera malheur, ben sûr.

CONRAD, *d'un ton sinistre.*

Oui, malheur ! malheur !

MATHIAS.

Avec ça que Marthe la vieille manigance quelque diablerie contre lui, je le gagerais.

TOUS.

Comment donc ?

MATHIAS.

Tout-à-l'heure, je ne vous l'ai pas dit, parce qu'il était là... Mais comme je venais ici, j'ai vu Marthe qui jetait un sort sur la maison du meûnier.

TOUS, *écoutant.*

Marthe !

MATHIAS.

Si vous l'aviez vue... C'étaient des contorsions, des hurlemens à faire frémir !... puis le nom de Rheyholds qu'elle prononçait avec imprécations... puis des paroles... oh ! des paroles ! qu'il n' faut rien moins que la malice du diable pour y comprendre quelque chose.

GOTT, *tremblante.*

Bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi !

MATHIAS.

Tant y a, voyez-vous, mes amis, qu'aujourd'hui, veille de Noël, je ne voudrais pas être dans la peau du meûnier...

WERNER.

Allons, encore celui-là, avec ses sottises superstitieuses.

GOTT.

Not' homme ! not' homme !... Il y a de ces choses dont ne faut pas s' moquer, et pour c' qui est de la nuit de Noël, tout un chacun sait que c'est une nuit terrible !

TOUS.

Oh oui ! oui ! terrible !

MATHIAS.

Et n'y a pour ça qu'à voir la légende qu'on a composée là-dessus..... T'nez, voulez-vous que je vous la chante, mes amis ?

GOTT.

Volontiers !..... Aussi ben c' méchant homme m' fait l'effet d'avoir retiré, à ces pauvres enfans, l'envie de danser, n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui, oui, la légende !

MATHIAS , accordant son violon.

M'y voilà!..... Attention, vous autres; et répétons le refrain!...

(Tous les assistans se rangent autour de Mathias, à l'exception de Conrad, qui reste assis auprès de la table; mais qui écoute avec attention.)

PREMIER COUPLET.

Un arrêt de la destinée ,
Veut que pendant la nuit de Noël ,
Ceux qui doiv'ent mourir dans l'année ,
Par un moyen surnaturel ,
Du saint lieu visitent l'autel.
Les cieux devienn't plus sombres ,
Et voilà les ombres
Dans l'cim'tière se promenant
Lentement (bis.)
Aussi dès qu' minuit sonne ,
Chacun tremble et frissonne ;
Brave ou peureux ,
Personne
N'oserait tourner vers ces lieux
Les yeux!

(A mesure que Mathias chante , l'effroi semble gagner tous les assistans qui commencent à se presser les uns contre les autres ; cependant ils répètent le chœur d'une voix forte.)

TOUS.

Aussi dès qu' minuit sonne , etc.

CONRAD , à lui-même.

S'il était vrai!.. Je saurais donc si l'heure du meûnier est venue!.. si Marie-Rose, enfin, sera libre bientôt!...

MATHIAS.

Maintenant écoutez le second couplet.

DEUXIEME COUPLET.

On dit qu'la porte d'entrée,
S'ouvre d'ell' même avec fracas;
Que soudain l'église est éclairée,
Et qu' l'instant d'après... patatras!
Tout s'referme du haut en bas...
Les cloches bourdonnent,
Les orgues résonnent,
Ah! quel spectacle! c'est vraiment
Effrayant!.. (bis.)

Aussi dès qu'minuit sonne ,
Chacun tremble et frissonne ,
Brave ou peureux ,
Personne
N'oserait tourner vers ces lieux ,
Les yeux!

(La frayeur gagne de plus en plus l'auditoire. On répète le chœur avec moins d'assurance et presque à voix basse.)

Tous.

Aussi dès que minuit sonne , etc.

CONRAD, pendant qu'on chante le refrain.

Mais non , cela n'est pas... et pourtant je l'ai souvent entendu dire... Il faut que tu voies cela , Conrad!.. Il faut que tu voies cela!..

MATHIAS.

TROISIÈME COUPLÉ.

Si quelqu'un de ce sortilège ,
Dev'nait le témoin par malheur!...
Il commettrait un sacrilège ,
On n' le verrait qu'avec terreur!..
On le fuirait avec horreur!..

(Ici, Conrad qui écoute toujours avec attention, paraît troublé.)

Le prêtre lui-même
Crierait anathème! ..
Enfin l'malheureux, à ce qu'on dit, } (bis.)
S'rait maudit!...

CONRAD, qui n'a pu se défendre d'un sentiment d'horreur.
Ciel!...

MATHIAS, continuant.

Aussi dès qu'minuit sonne ,
Chacun tremble et frissonne ,
Brave ou peureux ,
Personne
N'oserait tourner vers ces lieux
Les yeux!...

(L'effroi est au comble; les voix semblent tout-à-fait comprimées par la terreur.)

CONRAD, pendant la reprise du refrain.

Maudit!.. Eh! que m'importe Marie, si j'acquiers cette nuit l'espoir que tu peux être à moi!..

(Le refrain n'est pas encore achevé que l'on heurte rudement à la porte. — Cri général et mouvement d'effroi, suivis d'une immobilité et d'un silence parfaits.)

WERNER.

Hé ben!.. qu'est-ce qui vous prend donc à vous autres ?

GOTT.

Est-ce que tu n'as pas entendu not' homme ?

WERNER.

Si fait... On a frappé.... faut aller ouvrir...

TOUS.

N'ouvrez pas !... n'ouvrez pas !.. maître Werner !..

WERNER.

Pourquoi donc ça?.. Vous allez voir que je laisserai les gens dehors par le temps qu'il fait. Au diable les poltrons!..

(*Il va ouvrir. — Pendant ce temps tous se jettent avec frayeur du côté opposé, et se pressent les uns contre les autres; quelques-uns se blottissent sous les tables, derrière les sièges, etc.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JACOB.

WERNER.

Eh! c'est M Jacob!..

TOUS, *se rassurant.*

Jacob!

CONRAD, *à lui-même.*

Enfin...

WERNER.

Qu'y a-t-il pour votre service, mon officier ?

JACOB, *cherchant Conrad des yeux.*

C'est lui!.. (*haut.*) Pardon de la liberté, maître Werner... Mais le froid est rigoureux. Avant de me rendre chez le bourguemestre où m'appelle une affaire pressante, permettez-moi de prendre place, pour quelques minutes, au coin de votre foyer.

WERNER.

A votre aise, M. Jacob. Place, place à M. Jacob.

JACOB, *bas à Conrad en passant auprès de lui.*

Vous le voyez : Exact au rendez-vous.

(*Il va s'asseoir auprès du foyer; Werner a remarqué le mouvement de Jacob.*)

GOTT.

Diabre de légende! J'crois que nous aurions mieux fait de ne pas la chanter... J'suis dans le cas de ne pas dormir de la nuit.

WERNER.

Voilà ce que c'est que de prêter l'oreille à des sottises.

MATHIAS.

Hum! monsieur l'esprit fort.

(*On entend en dehors la voix du Crieur de nuit.*)

LE CRIEUR.

Il est onze heures!..

MATHIAS, à lui-même.

Déjà!..? Et moi qui suis obligé de retourner au travail.

(*Chacun s'apprête au départ.*)

WERNER et GOTT.

Bonsoir, mes amis...

(*Ils accompagnent la société jusqu'à la porte.*)

CONRAD, s'approchant de Jacob.

Quand vous voudrez.

JACOB.

Le lieu du combat?

CONRAD.

Dans le cimetière... l'un de nous deux n'en sortira pas.

JACOB, à Conrad.

Je vous suis!...

(*Conrad s'éloigne.*)

WERNER.

Qu'ai-je entendu!..

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

CHANGEMENT.

Le cimetière. — L'église dans le fond. — Une grande croisée en ogive de chaque côté de la porte; au-dessus de la porte un cadran; les arbres dépouillés comme dans l'hiver, mais point de neige.

SCÈNE XI.

MARTHE, MATHIAS.

(*Marthe, endormie sur une tombe. — Mathias creusant une fosse; sur le bord de la fosse est sa lanterne.*)

MATHIAS. (*Il chante en travaillant.*)

Aussi dès qu'minuit sonne,
Chacun tremble et frissonne,

Brave ou peureux

Personne,

Noserait tourner vers ces lieux

Les yeux!...

Diable de refrain!.. il ne me sort pas de la tête... Quoique ça c'est bien imprudent à moi de me risquer dans le cimetière à l'heure qu'il est... mais, dam, n'y a pas à dire... faut que l'ouvrage soit livré demain matin... si non destitué. C'est égal, je ne suis pas plus rassuré qu'il ne faut... avec ça que c'te diable de lune ne fait pas du tout ses fonctions, aujourd'hui. A chaque instant, je crois entendre... Hein!... non... ce n'est rien encore... rien que le vent qui siffle à travers les tombes. et les hurlemens éloignés des chiens du village... Allons, reprenons la besogne... il n'est pas encore minuit.

(*Il continue son travail.*)

SCENE XII.

LES MÊME, CONRAD.

CONRAD.

Avançons!... je n'ose... un secret effroi retient mes pas, non l'effroi du lâche au moment du danger, mais une crainte vague, religieuse, la crainte du sacrilège.

MATHIAS, *s'arrêtant tout-à coup.*

Miséricorde!... de ce coup-là, ce n'est point un rêve, on a parlé. (*Haut.*) Qui va là?

CONRAD.

Hein!

MATHIAS.

Qui va là? Eh! mais... eh! mais, oui, c'est lui! (*Il l'appelle.*) Conrad.

CONRAD.

Quim'appelle?

MATHIAS, *sautant hors de la fosse et s'approchant de Conrad.*

Eh, c'est moi.

CONRAD, *reculant avec effroi.*

Spectre, ne m'approche pas!

MATHIAS.

Allons, v'la qu'il me prend pour un spectre à présent, regarde moi donc, Conrad, je ne suis pas un esprit, je suis tout bêtement Mathias.

CONRAD.

Mathias! ici, à l'heure qu'il est

MATHIAS.

Et bien malgré moi, va; mais toi, qu'y viens tu faire?

CONRAD, *embarrassé.*

J'y viens... que t'importe.

MATHIAS.

Conrad!... Conrad, pourvu que ce ne soit pas la curiosité qui t'y conduise; crois-moi, ne reste pas plus long-temps ici; viens nous-en.

CONRAD.

Je ne puis! laisse-moi!

MATHIAS.

Tu veux rester! tu n'y songe pas! que l'exemple de Fritz le pêcheur te serve de leçon, Conrad. Une certaine nuit de Noël, dit-on, il vint aussi dans le cimetière, eh ben, six mois après... tu le sais... en allant tendre ses filets!... noyé... noyé dans le lac.

CONRAD, *impatienté.*

Eh! laisse-moi, te dis-je, va-t-en!

MATHIAS.

Paix!.. n'entends-je pas! Encore une fois, Conrad, c'est une imprudence, je m'en vas d'abord, je t'en préviens, je n'ai pas envie d'être damné, moi; viens-tu?

CONRAD.

Nou.

MATHIAS.

Eh ben, à ton aise, (*à part.*) Ben sûr que le mécréant vient ici avec de mauvaises intentions. (*Haut.* Adieu, Conrad, je laisse mes outils là, j'vas me jeter sur mon lit, tâcher de dormir jusqu'au chant du coq, après quoi j'viendrai achever ma besogne. Ah ça, c'est bien décidé, tu n'veux pas m'en croire, eh ben, vrai, comme nous sommes deux chrétiens, tu vois ben, tu t'en mordras les pouces. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là bas? est-il déjà minuit? sauve qui peut.

(*Il ramasse sa lanterne, prend la fuite et disparaît au milieu des tombeaux. — Jacob paraît*)

SCENE XIII.

MARTHE, toujours endormie, JACOB, CONRAD.

CONRAD, *l'apercevant.*

Jacob!

JACOB.

Me voici.

CONRAD.

Je vous attendais, finissons, je suis pressé.

JACOB.

Je ne le suis pas moins que vous.

(41)

CONRAD.

Les armes ?

JACOB.

Les voici.

CONRAD.

Marchons!

JACOB.

Un moment! Je puis succomber, M. Conrad, ma mort vous serait funeste! on se rappellerait notre querelle, et demain, au point du jour, mon cadavre exposé aux regards, pourrait attirer des poursuites contre vous, je ne le veux pas; si je succombe, ici... dans un coin retiré, ignoré de tous... un peu de terre, M. Conrad, vous me comprenez ?

CONRAD.

Soit! Eh bien, ce que je ferai pour vous, faites-le pour moi, si le sort m'est contraire.

JACOB.

Je vous le promets.

CONRAD.

Allons donc! et quand le jour paraîtra qu'un de nous deux soit couché là! mais que le sol soit nivelé sur lui!

(Ils croisent le fer, se battent et disparaissent.)

MARTHE, *qui vient de s'éveiller.*

Je sommeillais!... que j'ai froid!... le vent du nord m'a glacée jusqu'aux os. Mais qu'entends-je! (*Elle se lève et s'approche avec précaution des combattans.*) Deux hommes!... c'est Conrad! (*Elevant la voix.*) Courage! courage Conrade!...

(On entend toujours le cliquetis des armes.)

SCÈNE XIV.

MARTHE, WERNER, *paraissant au fond, puis peu après*
CONRAD.

WERNER, *regardant autour de lui.*

C'est en vain! j'ai perdu ses traces.

MARTHE.

Maître Werner, vous cherchez Conrad ?

WERNER.

Conrad! Jacob! où sont-ils ?

MARTHE, *lui indiquant l'endroit.*

Là!

Marie Thérèse.

6

WERNER.

Ah ! je le soupçonnais ! courons ! (*Gémissemens prolongés. — Le bruit d'épée a cessé.*) Il est trop tard ! (*A Conrad qui reparait.*)
Conrad, qu'as-tu fait !

CONRAD.

J'ai défendu ma vie, loyalement cousin.

MARTHE.

Et ton rival ?

CONRAD.

Il est mort.

TOUS.

Mort !

CONRAD.

Maintenant, accomplissons la promesse que je lui ai faite. (*Il va prendre les outils de Mathias, fait quelques pas pour retourner vers Jacob et s'arrête.*) Mais non... non... jamais je n'aurai cet affreux courage !

WERNER.

Que veux-tu donc ?

CONRAD.

Eh ! ne le devine-tu pas, Cousin, une sépulture, je la lui ai promise ; et d'ailleurs ma sûreté !

WERNER.

Je t'entends ! (*Lui prenant les outils des mains.*) Je saurai seul... Eloigne-toi. (*Il disparaît.*)

CONRAD.

Oui, fuyons !

MARTHE, le retenant.

Fuir, Conrad ! quand il est minuit.

CONRAD.

Minuit ! déjà ! mais quelle force irrésistible me pousse donc à pénétrer les secrets de l'avenir ? minuit ! à l'approche de ce moment solennel, je sens un frisson mortel parcourir mes membres, et je ne puis m'arracher de ces horribles lieux !

MARTHE, l'entraînant vers une tombe.

Viens, asseyons-nous là, couvrons-nous avec soin, il fait froid. (*Ils s'assèyent. — Moment de silence.*)

CONRAD.

Quelle affreuse solitude ! quelle obscurité ! Marthe ! Marthe ! elle dort, moi-même j'ai la tête pesante, et le sommeil... dormir, dormir dans ce lieu voué à la terreur ! non, non ! (*Nouveau moment de silence pendant lequel sa tête se penche sur sa poitrine.*) Jacob !... Marie !... une noce... (*On dirait qu'il*

sommeille. — Premier coup de minuit ; il relève la tête , son regard est fixe.) Comptons , minuit !... fuyons !... je ne puis !...

MARTHE , se levant tout-à-coup. — Sa taille semble plus élevée.

— Son ton est solennel.

Conrad !... l'instant est venu !...

(Au dernier coup de minuit , le cadran qui est au-dessus de la porte de l'église est éclairé et marque l'heure en traits de feu. Les portes et les fenêtres de l'église s'ouvrent d'elles-mêmes avec fracas et laissent apercevoir l'intérieur tout resplendissant de lumière. — En même-temps , les tombes s'ouvrent les morts se lèvent sur leur séant et agitent leurs linceuls.)

CONRAD.

Prodige affreux !...

MARTHE.

Silence !... Vois-tu... Vois-tu venir de tous les coins du cimetière , ces hommes... s'emblables à des spectres... ce sont eux !... le doigt de Dieu les a marqués... ils mourront dans l'année !

CONRAD , toujours immobile.

Mes cheveux se dressent !

(Les ombres paraissent en effet , elles semblent mues par un pouvoir surnaturel et l'on dirait qu'elles glissent sur la terre. — Elles se dirigent vers l'église où elles entrent en passant devant Conrad.)

CONRAD , sa parole est brève comme celle de quelqu'un qui rêve.

Oui , les voilà !... mais leurs traits... on dirait qu'un nuage épais les dérobe à ma vue... derrière eux , qui donc s'avance ? qui ?... c'est lui , l'infâme !... c'est Rheynholds !... Marie ! Marie , tu m'appartiendras donc !...

(L'ombre de Rheynholds a paru la dernière. — Arrivée près de Conrad , elle s'arrête.)

CONRAD , continuant.

Quel regard ! comme il est menaçant ?... horrible vision !... (A l'ombre.) Que me veux-tu ?... que m'indiques-tu ?.. là bas !.. ces femmes ?... eh bien ?...

(Un groupe de femmes vêtues aussi de noir , mais la tête couverte d'un voile blanc , s'avance comme les hommes et se dirige de même vers l'église où elles prennent place dans les stalles. — Bientôt on entend des chants religieux , mais en même-temps , une voix lointaine rappelle le motif et le refrain de la légende.)

LA VOIX.

*Si quelqu'un de ce sortilège ,
Dev'nait le témoin par malheur ,*

Il commettrait un sacrilège ;
Ou n' le verrait qu'avec terreur ,
On le fuirait avec horreur !..

CONRAD,

Dieu !...

LA VOIX.

Le prêtre lui-même ,
Crierait anathème !..
Enfin le malheureux , à c' qu'on dit,
S'rait maudit !...

CONRAD , avec effroi.

Encore , encore ce refrain menaçant !.. (Pendant ce temps les ombres des femmes sont entrées dans l'église ; une seule est demeurée près de Rheyholds qui lui relève son voile. — Conrad , reconnaissant Marie et poussant un cri terrible. Marie-Rose !... En ce moment une heure sonne , les portes se referment avec fracas. — Les morts se recouchent dans leurs cercueils ; tout enfin disparaît et rentre dans l'ordre. Seulement la voix lointaine qui faisait entendre la légende se rapproche , et l'on voit hientôt Mathias qui s'avance une lanterne à la main et en chantant le refrain. — Conrad , paraissant sortir d'un profond sommeil. Où suis-je !... plus rien !... mais Marie !... Ah ! voilà donc la punition que le ciel me réservait !...)

(Il tombe sans mouvement. — Marie est toujours endormie sur la tombe.)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE.

Acte trois.

CINQUIÈME TABLEAU.

Chez le meunier , comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE-ROSE , seule , près de la fenêtre ouverte.

Je ne le vois pas ! Conrad aurait-il succombé ! nuit de douleurs et d'angoisses ! nuit mille fois plus cruelle que toutes celles que se sont écoulées pour moi depuis un an , je t'ai passée dans

l'inquiétude, sans sommeil, comptant tes heures qui s'écoulaient si lentement et relisant ce billet de Conrad! Un duel à mort!.. Grand Dieu! et déjà depuis long-temps le jour a reparu!... et Conrad, par sa présence n'est pas venu dissiper mes terreurs, et je n'oserai même, m'informer quel a été son sort!... O mon Dieu!...

SCENE II.

MARIE-ROSE, M^{me} SCHULTZ.

M^{me} SCHULTZ.

Cruelle enfant! eh quoi, toujours des larmes, est ce donc ainsi que tu devrais passer tes jours?

MARIE-ROSE.

Mes jours!... allez, allez, ma tante, ils sont comptés, le dernier n'est pas loin et il est peu d'espoir que mon destin change, mes jours passeront ainsi, jusqu'à la fin.

M^{me} SCHULTZ.

Enfant! que veux-tu dire?

MARIE-ROSE.

Que Dieu, ma tante, ne nous charge jamais au-delà de nos forces, et que quand il en sera temps il m'ôtera le fardeau qui m'accable.

M^{me} SCHULTZ.

Cela est vrai, mon enfant, mais c'est à quoi une jeune fille de vingt ans a le temps de songer, Dieu merci, ce temps est encore éloigné pour toi.

MARIE-ROSE.

Non, non, le temps est proche, ma tante, plus proche que vous ne pensez, je le sais, j'en ai la certitude.

M^{me} SCHULTZ.

Que dis-tu là? tu m'effrayes, sois sincère avec moi, ma fille, parle, d'où te viennent ces mauvaises pensées?

MARIE-ROSE.

Ma tante!...

M^{me} SCHULTZ.

Tu sais que je t'ai toujours aimée comme si j'étais ta propre mère.

MARIE-ROSE.

Oh! oui, c'est la vérité, mais je vous le répète, je ne suis que trop certaine de mon sort, jugez en, ma tante. Cette nuit le sommeil me fuyait, j'étais à ma fenêtre, une chouette vint s'abattre tout près de moi, sur le figuier, dans notre jardin. Vous savez que nos jeunes filles consultent ordinairement cet oiseau

pour savoir dans combien de temps elles se marieront ? moi qui n'avais pas cette question à lui faire, je lui demandai combien d'années j'avais encore à vivre, Marthe me l'avait conseillé, Eh bien, ma tante !

M^{me} SCHULTZ, *avec inquiétude.*

Eh bien, mon enfant.

MARIE-ROSE.

L'oiseau de nuit n'a répondu à ma question que par un seul cri semblable à un gémissement, et encore ce gémissement fut si faible, si faible, qu'à peine si je l'entendis, puis il s'envola du côté du cimetière et le bruit de ses ailes avait quelque chose de sinistre qui me glaça !

M^{me} SCHULTZ, *affectée, mais déguisant sa pensée.*

Folle que tu es, peux-tu croire à de pareils enfantillages, ne sais-tu pas que notre pasteur a prêché dernièrement avec force contre les insensés qui consultent des sorts.

MARIE-ROSE

Je le sais, ma tante, mais c'est égal, la prédiction ne s'en accomplira pas moins; depuis hier, depuis la scène affreuse où mon père m'a enlevé mon dernier espoir ! j'éprouve là... au cœur... des élancemens... des palpitations... mes jambes fléchissent sous moi... ma poitrine est oppressée... je le sens mon dernier moment approche !

M^{me} SCHULTZ.

Allons, allons ! tais-toi, enfant, ton imagination seule est malade, le bonheur te rendrait à la santé, de l'espoir, ma fille !... de l'espoir !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GOTT.

GOTT.

Vol' servante, mes chères dames et demoiselles. Tiens not' homme n'est pas ici ?

M^{me} SCHULTZ.

Ici, dame Gott, votre mari, après ce qui s'est passé chez vous hier.

GOTT.

Oh ! je sais ben qu'avec son caractère, le compère Rheyholds doit nous garder rancune, mais ça ne fait rien, faut que mon homme et moi nous lui parlions, c'est pour affaire ; je m'attends ben que le meunier criera, s'emportera, tempêtera ! Eh ben, quoi donc ? il s'taira ! v'la tout, mais faudra toujours ben qu'il

finisse par entendre ce qu'on a à lui dire. Avec vot' permission, j'vas attendre not' homme.

M^{me} SCHULTZ.

A votre aise , dame Gott.

GOTT.

A propos... Cette chère demoiselle... Eh ben , hier soir , la colère de son père...

M^{me} SCHULTZ.

Grâce au ciel , j'ai pu l'y soustraire en la renfermant sur-le-champ dans sa chambre.

GOTT.

Ah ! tant mieux... C'est égal , c'est tout d' même bea mal à un père d'avoir tant de dureté pour ses enfans... car enfin , c'est vrai , ça , il veut que c' te jeunesse oublie Conrad , et si elle ne peut pas l'oublier , elle.

MARIE-ROSE.

Hélas !...

M^{me} SCHULTZ , *lui faisant signe.*

De grâce !...

GOTT.

C'est juste. (*S'approchant de Marie.*) Allez , allez , ne vous désolez pas , mon enfant... Il n'y a rien d'impossible au bon Dieu... et c'est souvent quand nous y pensons le moins...

MARIE-ROSE.

Que voulez-vous dire ?

GOTT.

Suffit , suffit !... Reprenez courage , mon enfant , tout peut encore aller à bien... Entendez-vous ? tout peut encore aller à bien , c'est moi qui vous le dis.

MARIE-ROSE.

Qu'entends-je ?

GOTT.

Eh ! v'là not' homme !

SCÈNE IV.

LES MÊMES , WERNER.

WERNER.

Déjà ici , femme ?

GOTT.

Est ce que nous n'étions pas convenus de ça ?

WERNER , *bas à sa femme.*

Eh ben , not' blessé ?

GOTT, *de même.*

Ça va bien, not' homme, ça va très-bien ; il s'ra sur pied aujourd'hui, ou demain au plus tard.

WERNER.

Bon.

GOTT.

Et toi, as-tu fait sa commission ?

WERNER.

Oui, je viens de chez le notaire ; tout est en règle... Tiens, v'là son reçu.

(Il donne un papier à Gott.)

GOTT.

Donne. Brave jeune homme.

WERNER.

Oh ! oui, c'est un trait, celui-là... Mais tu sais, femme, jusqu'à nouvel ordre... *motus* pour tout le monde, pour Conrad lui-même.

GOTT.

C'est entendu.

WERNER, *élevant la voix.*

A propos de Conrad, ne l'auriez-vous pas vu de ce côté, Mesdames ?

M^{me} SCHULTZ.

Non, monsieur Werner.

WERNER.

Et toi, femme, tu ne l'as pas aperçu en venant ici ?

GOTT.

Ma fine non.

WERNER.

C'est singulier... depuis ce matin je cours après lui, sans pouvoir mettre la main dessus, et personne qui puisse me dire ce qu'il est devenu.

MARIE-ROSE, *à elle-même.*

Oh ! mon dieu !... Conrad !... On l'aura tué, c'est sûr !

M^{me} SCHULTZ.

Voici mon frère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RHEYNOLDS.

RHEYNHOLDS. — *Il s'arrête sur le seuil de sa porte, et regarde derrière lui.*

Par le chef de ma défunte ! voilà un drôle qui a de mauvais desseins... *(Il s'apance, et aperçoit Werner.)* Mais que vois-je ? maître Werner dans ma maison !

WERNER.

Tout doux , tout doux , compère ; ne nous échauffons pas la bile... Il s'agit d'une affaire...

RHEYNHOLDS , *préoccupé.*

D'une affaire!... Ah! ah! une affaire entre vous et moi... voyons , parlez , parlez vite , je vous écoute!

WERNER , *à Rheyholds.*

Soit... Mais qu'est-ce que vous avez donc à tourner ainsi la tête par là-bas ?

RHEYNHOLDS.

J'ai... j'ai que je viens de rencontrer votre vaurien de Conrad.

WERNER.

Conrad!

GOTT.

Vous l'avez vu ?

MARIE-ROSE , *à part.*

Je respire !

RHEYNHOLDS.

Comme je détournais l'angle du petit moulin, nous nous sommes trouvés face à face... Je ne sais quel effet ma vue a produite sur lui ; mais tout-à-coup il a semblé tressaillir d'horreur ; sa bouche était béante , son regard exprimait l'effroi , et une pâleur de mort couvrait son visage... puis comme j'avais la main pour le repousser , afin qu'il me livrât passage , il s'est jeté trois pas en arrière , avec l'épouvante d'un homme qui rencontre en son chemin un serpent , et sans proférer une parole (laissant seulement échapper un cri rauque de sa poitrine) , il s'est enfui du côté de l'écluse , comme si Satan lui-même eût été à sa poursuite.

TOUS.

C'est singulier.

RHEYNHOLDS.

Ma sœur , ai-je donc la face d'un réprouvé ? où suis-je si près de mon dernier quart-d'heure , que je ressemble déjà à un spectre?... Je l'avouerai , je n'ai pu me défendre d'un certain saisissement...

WERNER.

Rassurez-vous , maître Rheyholds , et n'attribuez la surprise de Conrad qu'au souvenir de la scène d'hier au soir.

RHEYNHOLDS.

Hum!... C'est plutôt quelque malice du drôle , pour me faire éprouver quelque bonne révolution... Mais revenons à l'affaire qui vous amène ; et d'abord , pour commencer , Marie et vous , ma sœur , laissez-nous.

Marie-Rose.

WERNER.

Oh ! ces dames ne sont pas de trop.

RHEYNHOLDS.

C'est possible, mais elles ont de la besogne. Allons, presto !
qu'on m'obéisse !

MARIE-ROSE, à part.

Conrad existe encore !... Oh ! mon dieu, je te remercie.

(Elle se retire avec sa tante.)

WERNER, bas à Gott.

T'as ben entendu, femme... Conrad est dans les environs,
cours après lui, ramène-le, tiens toi près d'ici, et au premier
signal...

GOTT.

Suffit, suffit... sois tranquille, not' homme.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

RHEYNHOLDS, WERNER.

RHEYNHOLDS.

De quoi s'agit-il ?

WERNER.

Maître Rheyholds, j'ai une mauvaise nouvelle à vous ap-
prendre.

RHEYNHOLDS.

Vous?... Parlez.

WERNER.

Le mariage de votre fille avec M. Jacob ne peut plus avoir
lieu.

RHEYNHOLDS.

Pourquoi ?

WERNER.

Cette nuit... un duel... M. Jacob a été tué !

RHEYNHOLDS.

Tué !... Jacob !... Et par qui ?

WERNER.

On l'ignore.

RHEYNHOLDS.

Ah ! je le devine, moi..... Conrad, n'est-ce pas ?... C'est
Conrad !

WERNER.

Conrad ou un autre, qu'importe ; Jacob est mort.

RHEYNHOLDS.

Malédiction!..... Faut-il que ma fille manque un aussi bon parti ?

WERNER.

C'est malheureux, j'en conviens... Mais un peu plus, un peu moins riche, vous ne manquerez pas de mari pour votre fille, si vous le voulez..... Tenez, par exemple, je viens vous en proposer un qui a douze mille florins.

RHEYNHOLDS.

Sapperment! l'ami Werner, vous êtes, ce me semble, un grand marieur de donzelles... Comment diable, hier un épouseur, ce matin un autre.

WERNER.

Et qui vous a dit que les deux ne faisaient pas qu'une seule et même personne ?

RHEYNHOLDS.

Qu'entends-je!... Quoi, Conrad... Encore ce misérable !

WERNER.

Doucement, maître Rheyholds; Conrad est not' cousin... ne l'oubliez pas, à la fin... Conrad n'a jamais été un misérable comme vous l'entendez... il a été pauvre, il ne l'est plus; c'est lui qui a les douze mille florins.

RHEYNHOLDS.

Douze mille florins!... Conrad!...

WERNER,

Si vous en doutez, voilà le reçu de M^e Neubourg, le notaire chez qui la somme est déposée.

RHEYNHOLDS.

Et d'où lui vient donc cette fortune ?

WERNER.

Ah! vous me permettez de vous dire que cela ne vous regarde pas.

RHEYNHOLDS.

En effet, que m'importe... Riche ou pauvre, jamais Conrad ne sera mon gendre.

WERNER.

La raison ?

RHEYNHOLDS.

La raison, c'est que je ne le veux pas.

WERNER.

Vous ne le voulez pas, vous ne le voulez pas, maître Rheyholds; et une fois mort, où sera donc votre volonté ?

RHEYNHOLDS.

Hein ?

WERNER.

Écoutez-moi, compère... Nous sommes tous mortels : aujourd'hui moi, demain vous, c'est notre lot à tous ; et quand votre tour sera venu, quand vous serez couché là, à six pieds sous terre, en attendant le jugement dernier... empêchez-vous, dites-moi, que Conrad épouse votre fille ?

RHEYNHOLDS.

Non. Mais d'ici là, je puis la déshériter.

WERNER.

Et à qui laisserez-vous votre bien ? à votre sœur, elle n'a pas d'enfants, et adore sa nièce ; aux pauvres, vous n'avez pas l'âme assez charitable pour cela ; à l'église, vous détestez le curé.

RHEYNHOLDS, à lui-même.

C'est vrai.

WERNER.

Il ne vous resterait donc que d'emporter votre argent avec vous ; mais par malheur cela ne se peut.

RHEYNHOLDS.

Hélas ! je ne le sais que trop.

WERNER.

Eh bien ?

RHEYNHOLDS.

Eh bien, je l'enfourrai, s'il le faut, mon argent ; je le jetterai à l'eau, de cette façon personne n'en profitera.

WERNER.

La belle avance, vous ne pourrez pas y jeter les douze mille florins de Conrad, à l'eau.

RHEYNHOLDS.

Malédiction ! c'est encore vrai.

WERNER.

Vous voyez donc bien que vous ne pouvez les empêcher d'être heureux.

RHEYNHOLDS.

Soit. Mais pour cela, ils seront du moins obligés d'attendre que je sois mort, et grâce au ciel, je n'ai pas encore envie de mourir.

WERNER.

Eh ! eh ! vous avancez dans la soixantaine, vous êtes souvent malade.

RHEYNHOLDS.

Ce n'est pas vrai, je me porte bien ; je ne me suis jamais si bien porté.

WERNER.

Eh ! sans doute ; vous êtes taillé pour vivre cent ans et plus, mais au train que vous menez, toujours crier, vous mettre en

colère... Croyez-vous que vous puissiez aller long-temps ainsi ?

RHEYNHOLDS, *à lui-même.*

Au fait, ces colères-là me tuent.

WERNER.

Tandis qu'en unissant votre fille à Conrad, en allant vous-même au-devant de ce qui est inévitable...

RHEYNHOLDS.

Eh bien ?

WERNER.

Tout serait dit : vous auriez du repos, de la tranquillité.

RHEYNHOLDS.

C'est vrai.

WERNER.

Plus de ces emportemens, de ces humeurs violentes qui altèrent votre santé, abrègent votre existence.

RHEYNHOLDS, *réfléchissant.*

Il a raison, par dieu!..... Et je n'avais pas encore pensé à cela, moi.

WERNER, *à lui-même.*

Voyez, voyez-vous, il y regarde maintenant, qu'il s'agit de sa santé.

RHEYNHOLDS, *d'un ton très-radouci.*

Voyons... voyons..... Nous disons donc, compère, que Conrad...

WERNER.

Il a douze mille florins.

RHEYNHOLDS.

C'est joli.

WERNER.

Avec cela, de l'intelligence, du travail, on peut aller loin.

RHEYNHOLDS.

Oh ! je sais bien que dans le fond, Conrad est un garçon laborieux.

WERNER.

Qui vous sera fort utile dans votre moulin.

RHEYNHOLDS.

Sans doute... Et puis, d'ailleurs le bonheur de ma fille avant tout ; n'est-ce pas, compère ? (*A part.*) Et puisqu'aussi bien ce niais de Jacob s'est laissé tuer, et que je ne puis plus les marier ensemble... (*Haut.*) Va donc comme il est dit.

WERNER.

Vous consentez...

RHEYNHOLDS.

A tout... Allez trouver ce vaurien de Conrad...

WERNER.

Plaît-il ?

RHEYNHOLDS.

Eh ! non, non, votre cousin... Arrangez tout avec lui pour le mieux, et revenez ici... Aujourd'hui nous ferons les fiançailles, et demain, ces jours-ci, le plus tôt possible, la noce... Je tiens à me débarrasser promptement de ce tracas. (*A part.*) Afin de les envoyer ensuite tous au diable.

WERNER.

C'est entendu... Touchez-là, compère.

RHEYNHOLDS.

Adieu... Je vais prévenir ma fille.

WERNER.

Et moi, chercher Conrad. (*Rheynholds sort.*)

SCENE VII.

WERNER, seul.

Le vieil avare !... Les douze mille florins ont fait leur effet... je l'aurais parié... Quant à Jacob... la ruse était indispensable..... Le meûnier le croit mort, ne le détrompons pas ; et comme Conrad pourrait faire quelque étourderie, jusqu'à nouvel ordre, laissons-lui partager la même erreur, il sera toujours temps de revenir là-dessus.

SCENE VIII.

GOTT, WERNER, puis CONRAD.

GOTT, à la porte du fond.

Peut-on entrer ?

WERNER,

Oui, oui... Où est Conrad ?

GOTT.

Là, tout près.

WERNER.

Appelle-le.

GOTT, appelant au-dehors.

Cousin !... cousin Conrad !... Venez, venez par ici... Le voilà.

(*Conrad paraît ; tout en lui dénote un état violent de souffrance*)

morale. — Il s'avance lentement, et les regards fixés en terre.)

GOTT.

Jésus ! mon Dieu ! comme il est triste , comme il est réveur...
Pauvre garçon , c'est qu'il croit toujours avoir tué Jacob.....
Sera-t-il joyeux quand il saura...

WERNER.

Silence ! femme..... (*Haut, en s'approchant de Conrad.*)
Qu'as-tu donc , Conrad ? que t'est-il arrivé depuis hier ?

CONRAD, *d'un ton bref.*

Rien , rien , cousin.

GOTT.

A voir vot' pâleur , vot' tristesse , on dirait que vous sortez
d'entre les morts.

CONRAD. — *Emotion vive.*

Hein?... Les morts !

WERNER.

Ecoute : je t'ai fait venir ici , parce que j'ai quelque chose à
te dire.

CONRAD.

A moi ?

WERNER.

Oui , j'ai quelque chose à te dire , de la part de Rheyholds.
CONRAD, *avec terreur.*

Rheyholds !...

WERNER.

Eh ben ! eh ben ! est-ce que ce nom-là te fait peur ?

CONRAD.

Peur ! non... mais...

WERNER.

Mais... mais... mais quoi.... Il faudra bien que tu t'habi-
tues à l'entendre prononcer , surtout à présent... Conrad , il a
des torts , de grands torts envers toi , il veut les réparer.

CONRAD.

Les réparer ? qui ?...

WERNER.

Le meûnier.

CONRAD.

Comment ?

WERNER.

En faisant le contraire de ce qu'il a fait jusqu'à présent

GOTT.

En consentant à votre mariage avec sa fille.

CONRAD.

Cousine , qu'avez-vous dit ?

WERNER.

Que Marie-Rose va devenir ta femme.

CONRAD.

Marie-Rose!...

GOTT.

Eh! sans doute!

CONRAD.

Ah! ah!... mes amis, si vous me trompiez...

GOTT.

Vous tromper... Quel intérêt...

WERNER.

Quand on te répète qu'il te la donne, crois-nous, et que tout soit dit.

CONRAD, *avec désespoir.*

Il me la donne!... il me la donne!... Dieu de bonté!...
Mais, ô souvenir affreux!... Ah! trop tard! trop tard!...

GOTT.

Cousin.

CONRAD.

Maudite!... maudite mille fois, soit ton avarice, vieillard impitoyable! sans elle, depuis cinq-ans, Marie m'appartient, le chagrin n'aurait pas flétri sa jeunesse, détruit sa santé, et le ciel, peut-être, aurait eu pitié de moi.

WERNER.

Pitié! que signifie?

CONRAD.

Ah! Marie! Marie! je ne devais donc l'obtenir que pour avoir le droit de porter ton deuil!

GOTT.

Que dit-il!

CONRAD.

Nous irons à l'autel, sa main sera dans la mienne et mes doigts ne presseront que ceux d'un cadavre! je la recevrai des mains de son père, et ce sera pour la placer, moi-même, dans le cercueil!

GOTT.

Il me fait frémir! not' homme, comprends-tu quelque chose à c'qu'il dit?

WERNER, *l'observant.*

Ce désordre, ce regard fixe... Conrad...

CONRAD, *avec égarement.*

Laissez-moi.

GOTT.

Ecoutez-nous, cousin...

CONRAD.

Paix !... entendez-vous ces cloches ?

GOTT.

Elles appellent les fidèles à l'église.

CONRAD.

Non... non... elles sonnent pour ses funérailles... et c'est moi... moi, qui suis cause de sa mort ! Dieu, pour punir ma coupable curiosité, a justement frappé l'être qui m'était si cher.

GOTT.

Que dites-vous donc, cousin ?

CONRAD, *indiquant Marie qui paraît en ce moment.*

Silence !... ne voyez-vous pas sa pâleur.

GOTT ET WERNER.

Marie-Rose !...

CONRAD, *à voix basse.*

Je l'ai vue ! je l'ai vue cette nuit !

GOTT, *effrayé.*

Est-il dieu possible !

CONRAD.

Elle mourra !... mes amis, elle mourra dans l'année !

GOTT, *vivement.*

Ah ! malheureux, taisez-vous. (*Conrad tombe accablé sur un siège.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE-ROSE.

MARIE-ROSE.

O bonheur !... Conrad ici !...

GOTT.

Oui, ma chère demoiselle !... (*bas à Conrad.*) Remettez-vous, cousin.

MARIE-ROSE.

Conrad ici !...

WERNER.

Vous pouvez dès à présent le regarder comme votre mari.

MARIE-ROSE.

Il est donc vrai !... Mon Dieu ! mon Dieu ! vous avez eu pitié de nous !

CONRAD, *se levant.*

Dérision !... pitié !...

GOTT, *l'observant.*

P a uvre enfant... en effet, sa pâleur...

Marie-Rose.

MARIE-ROSE.

Ah ! que ce moment me fait oublier de peines, que de chagrins effacés en une minute... ce matin, tout-à-l'heure encore, j'aurais voulu mourir... maintenant... ah ! maintenant je n'ai plus qu'un désir, je ne forme plus qu'un vœu, c'est de vivre... de vivre long-temps... pour Conrad, pour celui que j'aime !

CONRAD, *à part.*

Et ses jours sont comptés... et c'est moi !...

MARIE-ROSE.

Conrad, mon époux ! concevez-vous bien tout ce que ces mots renferment de joie et de bonheur pour mon âme ! en vérité, c'est un rêve... je n'ose y croire... il y a une heure à peine, des larmes, de la douleur... et à présent une fête... un avenir... des danses...

CONRAD, *à part.*

Des danses !... une fête !... pauvre Marie !...

MARIE-ROSE.

Car tu le sais sans doute, Conrad, mon père veut que nous soyons fiancés, aujourd'hui ! il veut qu'aujourd'hui... qu'à l'instant même, nous nous rendions à l'église

CONRAD, *avec terreur.*

Justice divine !... à l'église, moi, revoir les lieux que cette nuit... non, non !

MARIE-ROSE.

Pourquoi cet effroi ?... Conrad, quel est le souvenir de cette nuit qui semble ainsi t'agiter ?

CONRAD.

Tais-toi, tais-toi, ne m'interroge pas, Marie !

MARIE-ROSE.

Attends, je devine.

CONRAD.

Toi !

MARIE-ROSE.

Oui !... ah ! pourquoi des idées de mort viennent-elles troubler ce moment de bonheur ?

CONRAD.

Quoi, tu sais ?...

MARIE-ROSE.

Mon père m'a tout dit.

CONRAD.

Ton père ! et je ne lui fais point horreur, et il ne me maudit pas !...

MARIE-ROSE.

Te maudire ! tu vois bien que non, puisqu'il te donne sa fille.

CONRAD.

Et toi... toi-même... Marie ! tu peux me pardonner.

MARIE-ROSE.

Te pardonner d'avoir défendu tes jours ?

CONRAD.

Mes jours ! ah ! puissent-ils avoir été tranchés avant cette nuit fatale dont le souvenir bouleverse ma raison.

MARIE-ROSE.

Conrad !...

CONRAD.

Souvenir de deuil éternel !... il m'obsède, il me poursuit sans relâche !... partout... à chaque instant, je crois les voir ces spectres menaçans, portant vers moi leurs regards épouvantables... et dans ce moment encore !... (*Ici Rheyholds paraît; Conrad l'apercevant et poussant un cri de terreur.*) Horreur ! est-il minuit !

MARIE-ROSE.

Quel soupçon !

WERNER.

Cousin !

MARIE-ROSE.

Conrad !

GOTT.

Arrêtez !

CONRAD, se dégageant de leurs mains.

Laissez !... laissez-moi fuir !... (*Il prend la fuite à l'approche de Rheyholds en donnant tous les signes de la plus vive terreur.*)

ENSEMBLE.

SCENE X.

M^{me} SCHULTZ, MARIE-ROSE, RHEYNHOLDS, WERNER,
ET GOTT.

RHEYNHOLDS, stupéfait.

Comment, encore.

WERNER, à part.

C'est ce maudit duel qui aura troublé sa raison.

GOTT, à part.

C'est ben plutôt l'apparition de cette nuit.

RHEYNHOLDS.

Ah ça, maître Werner, votre Conrad, est-il possédé, à la fin ?

WERNER.

N'ayez nulle inquiétude, compère, je soupçonne les motifs

de l'exaltation de Conrad et', je connais les moyens de le calmer.

RHEYNHOLDS.

Voyez donc cela au plus vite , car on a beau ne pas se soucier de la présence des gens , on n'aime pourtant pas à les voir ainsi , prendre la fuite à votre approche , comme à celle d'une bête fauve , cela inquiète.

WERNER.

Cette circonstance ne doit rien changer à nos projets ; rendez vous à l'église , dans un moment je vous y ramènerai Conrad aussi sain d'esprit que vous et moi.

RHEYNHOLDS.

A la bonne heure , ma sœur , allez donc toujours devant avec votre nièce , je vais réunir nos parens et vous rejoins dans quelques minutes.

WERNER.

Oui , la vue de Jacob suffira pour calmer Conrad. (à Gott.) Suis-moi , femme.

TOUS.

Partons.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU

CHANGEMENT.

(L'intérieur de l'église. — Le chœur fermé par une haute et large grille derrière laquelle est un rideau rouge. — De chaque côté de la grille une petite porte pour entrer dans le chœur. — Audessus on aperçoit la voûte gothique du monument , des lampes allumées sont suspendues à cette voûte. — Sur les côtés des tombeaux , des pierres tumulaires , etc. , etc.)

SCÈNE XI.

WERNER , JACOB , GOTT , puis MATHIAS , etc.

(Les cloches sonnent. — On chante des psaumes dans le chœur. — Des fidèles arrivent par les travées , Jacob paraît soutenu par Gott et Werner.)

WERNER , à Jacob.

Conrad et Marie ne tarderont pas à se rendre ici , restez un moment sous ces galeries et quand vous les verrez seuls faites ce dont nous sommes convenus.

JACOB.

Fiez-vous à moi.

GOTT.

Ce pauvre cousin, je jouis d'avance de sa surprise, de sa joie. (*Tous trois disparaissent. Pendant ce temps, un cercle d'auditeurs s'est formé autour de Mathias.*)

SCÈNE XII.

MATHIAS, FIDÈLES, venant entendre l'office.

MATHIAS.

Oui, oui, mes amis, aussi vrai que Dieu est au ciel, Conrad possède maintenant un terrible secret, c'est moi qui vous le dis.

UNE PAYSANNE.

Vous l'avez surpris dans le cimetière?

MATHIAS.

Il était heure indue, j'ai voulu l'emmenner avec moi, il s'y est refusé, puis comme je retournais achever ma besogne après le premier chant du coq, j'ai retrouvé Conrad!... hors de lui!... à moitié mort!... les idées en désordre!... tant y a que l'impie jeune homme était venu là, dans le coupable dessein d'épier les âmes de ceux qui doivent mourir dans l'année.

UN PAUVRE.

Et vous croyez qu'il les a vues.

MATHIAS.

Pardine, sa paleur... son trouble... son effroi, sont autant de preuves qu'il a atteint son but.

TOUS.

Impiété! impiété!

MATHIAS.

Ils se gardera bien, le vaurien, de dire à ses amis ou à ses voisins ce qu'il a vu là... Mais tout le monde sait qui, le mauvais drôle désirait y voir.

LE PAUVRE.

Sans doute... Rheyholds... n'est-ce pas?

TOUS.

Oui! oui! Rheyholds!

LA PAYSANNE.

A propos... On dit que le meûnier consent aujourd'hui à lui donner sa fille.

MATHIAS.

A Conrad?

LE PAUVRE.

Malheur ! malheur à elle ! si elle l'épouse après ce qui s'est passé !

TOUS.

La voilà ! la voilà !

MATHIAS.

Qui ça ? Marie-Rose ? ... Oui, c'est elle, la pauvre enfant...
Chut, mes amis ; qu'elle ne sache rien de tout ça.

LE PAUVRE.

Pourquoi donc ? ... La charité envers notre prochain, au contraire, nous ordonne de la prévenir, cette chère demoiselle.

MATHIAS.

Quoi, tu veux... Ne t'avise pas de ça...

LE PAUVRE.

C'est bon, c'est bon ; je sais ce que j'ai à faire.

SCENE XIII.

LES MÊMES, M^{me} SCHULTZ, MARIE-ROSE.

MARIE-ROSE. — *Elle est pensive. — A elle-même.*

Il aurait pu... Non, Conrad en est incapable.

M^{me} SCHULTZ.

Ma fille, ta tristesse est revenue ; et cependant je croyais qu'à présent.

MARIE-ROSE.

C'est vrai, j'ai tort... Prions, prions, ma tante...

(*Madame Schultz remonte la scène, et s'agenouille près de la grille.*)

LE PAUVRE, *bas à Marie.*

Oui, priez pour Conrad, mon enfant, il a grand besoin de prières.

MARIE-ROSE.

Lui!...

LE PAUVRE.

Si ce qu'on dit est vrai... cette nuit... il a joué son âme...

MARIE-ROSE.

Comment ?

LE PAUVRE.

Cette nuit, Conrad a tenté Dieu ! il a voulu pénétrer les secrets du Ciel... Il a vu les ombres, ma fille ! il a vu les ombres...

MARIE-ROSE, à elle-même.

Il est donc vrai!... Ainsi son effroi à la vue de mon père... son trouble à mon aspect... la prédiction de cette nuit... tout est expliqué!

M^{me} SCHULTZ.

Eh! bien, viens-tu, Marie?

MARIE-ROSE, près de se trouver mal.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, ma tante.

LE PAUVRE, qui l'observe.

Jésus!... Mais qu'avez-vous donc, vous pâlissez?

M^{me} SCHULTZ, accourant.

Ma fille, tu chancèles...

MARIE-ROSE.

En effet, une douleur subite... là... au cœur... Remettez-vous, ce n'est rien; non, grâce au ciel, ce n'est plus rien.

M^{me} SCHULTZ.

Tu me feras mourir!

MARIE-ROSE, avec un sourire amer.

Vous! non..... Ce n'est pas vous qui devez mourir encore...

M^{me} SCHULTZ.

Et qui donc?... Que veux-tu dire?

MARIE-ROSE.

Rien, rien, ma tante. (*A part.*) Ah! je savais bien qu'il n'y avait pas de bonheur pour moi dans ce monde. (*Haut.*) Venez! venez prier!...

(*Bruit de tambour. — Mouvement parmi les paysans.*)

MATHIAS.

Place! place mes amis!..... V'là nos jeunes gens nouvellement enrôlés, qui viennent faire bénir leurs armes et leur drapeau, avant de se mettre en route... Conrad aurait bien fait de les imiter, plutôt que de faire ce qu'il a fait.

SCENE XIV.

LES MÊMES, JEUNES CONSCRITS, tambour en tête, puis
CONRAD.

(*Les nouveaux soldats défilent, tout le monde se range sur leur passage. — Pendant ce temps, Marie et madame Schultz sont allées s'agenouiller dans le fond. — Le cortège entre dans le chœur, par les petites portes qui sont de chaque côté de la grille. — Acompter de ce moment, jusqu'à la fin de la pièce, on en-*

tend plus ou moins distinctement des chants religieux, et le son des orgues.)

CONRAD. — *Distracts par l'arrivée des soldats, aucun des assistants ne l'a d'abord remarqué.*

Elle est là!... elle prie... Ah! ne la troublons pas!
(*Les paysans, en se retournant, l'aperçoivent.*)

TOUS, avec effroi.

Conrad!... (*Ils s'écartent de lui avec affectation.*)

CONRAD, remarquant ce mouvement.

Qu'ont-ils tous?... Ils s'éloignent... ils me fuyent!... (*A mesure que Conrad porte ses regards sur eux, ils baissent les yeux, ou détournent la tête.*) Les vieillards baissent les yeux... les jeunes gens eux-mêmes détournent la tête... Je comprends, chacun d'eux craint de lire dans mes regards l'annonce d'une mort prochaine!... Malheureux que je suis!...

(*Les paysans s'en vont un à un, il ne reste plus que Mathias.*)

MATHIAS, à lui-même.

Les v'là tous partis, les poltrons... Eh ben! eh ben! c'tremblement qui me prend, à moi... C'est égal, faut absolument que je sache s'il m'a vu là - bas cette nuit... (*Il s'approche.*)
Conrad...

CONRAD.

Que me veux-tu?... Laisse-moi!

MATHIAS, à part.

Diable, il n' veut pas me parler... ça va mal. De mon vivant il me parlait presque toujours... N'importe!... (*Haut.*) Dis donc, Conrad...

CONRAD, avec impatience.

Eh! laisse-moi, te dis-je!

MATHIAS, à part.

Il me brusque, c'est un peu rassurant... Si je devais mourir, il me parlerait plus doucement que ça... Voyons encore... (*Haut.*) C'est que je voulais te demander...

CONRAD, le repoussant durement.

Ah! c'en est trop!... Va-t-en, va-t-en, te dis-je!...

MATHIAS, à part.

Un coup de poing! je suis sauvé!... (*Haut.*) Merci! je ne t'en demande pas davantage!... (*A part.*) Il aurait eu plus d'égards, si j'étais à l'article de la mort... (*En s'en allant.*) Maintenant je suis tranquille... Allons nous-en!...

(*Il sort.*)

SCENE XV.

M^{me} SCHULTZ, MARIE-ROSE, *agenouillées près de la grille,*
CONRAD, *en avant de la scène.*

CONRAD, *regardant Marie.*

Elle prie... pour moi... peut-être... pour moi qui ai causé
sa mort... car sa mort est prochaine... inévitable!

M^{me} SCHULTZ, *apercevant Conrad, à Marie.*

Il est là...

MARIE-ROSE.

Conrad!... C'est le ciel qui l'envoie... Chère tante, si ja-
mais je vous fus chère, laissez, laissez - moi seule un moment
avec lui... il faut que je lui parle!

M^{me} SCHULTZ.

J'y consens, et vais prier pour tous deux.

(*Elle entre dans le chœur.*)

SCÈNE XVI.

MARIE-ROSE, CONRAD.

CONRAD.

Elle approche!... Que mon émotion ne trahisse plus mes
remords... Trompons-là, l'infortunée!

MARIE-ROSE.

Conrad!...

CONRAD.

Bien aimée de mon âme...

MARIE-ROSE.

Nous sommes ici dans la demeure du seigneur, l'aspect de ces
lieux, l'encens qu'on y brûle, les chants de piété, élèvent mon
âme, exaltent mes idées, et m'affermissent contre les résultats
de l'explication solennelle que je viens te demander.

CONRAD.

Que me veux-tu?... Parle, Marie.

MARIE-ROSE.

Cette nuit, Conrad, tu t'es rendu coupable d'un grand
crime...

CONRAD.

Il est vrai... Ma main a versé le sang de mon semblable.

MARIE-ROSE.

Conrad, n'as-tu que la mort de Jacob à te reprocher?

Marie-Rose.

CONRAD, *frémissant.*

Marie ! chère Marie !...

MARIE-ROSE.

Tu frémis !... On m'a dit vrai !... Tu détournes la tête... tu crains de me regarder... il y a dans tes yeux quelque chose que tu ne voudrais pas me laisser lire... Conrad, on m'a dit vrai, je n'en doute plus !... Tu sais ceux qui doivent mourir dans l'année...

CONRAD.

Non ! non !...

MARIE-ROSE.

Ne mens pas... Dieu nous entend... Tu le sais, Conrad... Je veux le savoir aussi.

CONRAD.

Toi !... Eh ! Marie !... s'il est vrai que j'ai commis une impiété, ne crains-tu pas de devenir aussi coupable que moi, en m'interrogeant ?

MARIE ROSE.

Non, non, ma curiosité n'est pas criminelle ; je ne désire la mort de personne, moi !... Conrad, en aurais-tu dit autant cette nuit, quand tu attendais dans le cimetière l'apparition des ombres ?

CONRAD.

Eh bien non !... Non, Marie ; j'avais trop long-temps rendu le bien pour le mal... j'avais trop long-temps supporté les outrages, les humiliations... sans demander autre chose au ciel que de pardonner à mon ennemi... Quand j'ai vu que je n'étais pas sa seule victime, qu'il en était une autre, qu'il faisait mourir lentement... Eh bien !... eh bien alors, je l'avoue, j'ai souhaité la mort de son bourreau... J'ai voulu m'assurer si j'aurais long-temps encore à souffrir !

MARIE-ROSE.

Il est donc vrai... Conrad, ce que tu as fait est aussi condamnable qu'impie, et tu m'avais sans doute oubliée, quand tu as cherché à tenter Dieu ?

CONRAD.

Marie !...

MARIE-ROSE.

Je ne te ferai pas d'autre reproche, tu es déjà assez malheureux ; je ne t'adresserai qu'une question... et j'espère que tu y répondras avec sincérité... Conrad, dans cette nuit fatale, as-tu vu mon père ?...

CONRAD.

Ton père !... que me demandes-tu ?...

MARIE-ROSE.

Réponds, je t'en conjure !

CONRAD.

Ah! par pitié! par pitié! Marie ne retrace pas à ma mémoire cet affreux moment!

MARIE-ROSE.

Tu l'as donc vu?

CONRAD.

Eh bien, oui!

MARIE-ROSE, avec conviction.

Alors, moi, tu m'y as vue aussi!...

CONRAD, égaré.

Toi! horrible pâleur! ah! comme cette nuit! comme cette nuit!

MARIE-ROSE.

Tout est dit! mourir!

CONRAD.

Pardon! pardon! pitié pour ton assassin! Marie! c'est bien assez que le ciel, qui n'en aura pas pour lui, pour le sacrilège, me frappe dans celle qui m'est si chère!

MARIE-ROSE.

Mourir! le voilà donc ce jour de nos fiançailles! il me l'avait bien prédit... Ah! Jacob! Jacob.

CONRAD.

Que fais-tu? ne l'appèle pas! Il sortirait de la tombe pour t'arracher de mes bras!

JACOB, paraissant.

Les voici, approchons.

CONRAD, l'apercevant.

C'est-lui! Vois tu? c'est Jacob... Il vient te chercher... tiens regarde!

JACOB.

Marie!...

MARIE-ROSE, pousse un cri et tombe.

Ah!

SCENE XVII.

MARIE, JACOB, CONRAD, WERNER, GOTT.

CONRAD.

Horreur!... ombre de Jacob... viens-tu me la ravir!... elle est à moi!... est à moi!...

JACOB.

Détrompez-vous, Conrad, je viens vous unir.

CONRAD.

Vous!...

WERNER.

Eh ! oui... c'est à lui... c'est à ce brave garçon que tu dois ton bonheur !...

CONRAD.

Est-il possible !... Mais Marie !... son cœur ! il ne bat plus !.. grand Dieu !... morte !... (*Il la laisse tomber sur le carreau avec un sentiment d'horreur.*)

JACOB.

C'est ma vue qui l'a tuée !...

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, RHEYNHOLDS, M^{me} SCHULTZ, PAYSANS .
SOLDATS, FIDÈLES, etc., etc.

TOUS.

Morte !...

M^{me} SCHULTZ.

Marie !...

RHEYNHOLDS.

Ma fille !...

CONRAD.

Oui, morte !... entends-tu, vieillard... morte !...

RHEYNHOLDS.

Assez !... assez !...

CONRAD.

Non , point de pitié pour toi , qui n'en a pas eu pour elle !... Pour toi , qui n'as usé de ton autorité que pour la tuer !... Rheyholds , tu la suivras de près !...

RHEYNHOLDS.

Comment ?...

CONRAD.

Cette nuit !... parmi les ombres... tu y étais... je t'y ai vu...

(*Rheyholds épouventé tombe dans les bras de ceux qui l'entourent. — En ce moment, la grille du chœur s'ouvre, et l'on voit la bénédiction du drapeau.*)

CONRAD , un genou en terre , près de Marie.

Adieu, Marie !... adieu, tout ce qui m'attachait au monde !... (*Se relevant. — Aux jeunes soldats.*) Camarades , une place dans vos rangs. (*Aux paysans.*) Vous ne me reverrez plus !... (*A Werner.*) Ami , quelques fleurs sur sa tombe !...

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.